

# LES ARTS

CAHIER  
**B**

**DOSSIERS:**

**20 ANS  
D'ADISQ ET  
APRÈS?**

PAGE B 3

**ANNE  
SYLVESTRE AU  
COUP DE  
CŒUR  
FRANCOPHONE**

PAGE B 4

## L'OPÉRA est-il mort?

Avec l'arrivée du millénaire, l'opéra fêtera son 400<sup>e</sup> anniversaire puisqu'on s'entend sur le 20 décembre 1600 comme date de sa naissance officielle. Est-ce le début de la fin? Ou le contraire?

MAURICE TOURIGNY

New York — En 400 ans, l'opéra a connu de nombreuses transformations; des drames mythiques dominés par le récitatif et la poésie joués par des orchestres de chambre aux délires orchestraux du romantisme écrits pour des voix quasi surhumaines, en passant par la création de l'opéra bouffe et l'apparition des narrations brisées du mouvement minimaliste, les structures de l'opéra n'ont cessé d'évoluer. Malgré ce mouvement constant, il se trouve bien des commentateurs pour claironner la mort de l'opéra. Combien de fois entendra-t-on et lira-t-on encore que le drame chanté s'est éteint avec Berg et que le reste n'est que muséologie? Les croque-morts de la musique peuvent se rassurer: l'opéra est plus vivant que jamais; aux États-Unis, l'essor qu'a pris l'opéra au cours des 20 dernières années est sans précédent dans la vie musicale américaine.

**Un nouvel âge d'or**

Plus que jamais, nos voisins du Sud remplissent les salles des théâtres, ils achètent les disques de leurs chanteurs préférés, ils lisent sur l'histoire de l'opéra, sur les compositeurs et sur les chanteurs dont les biographies se multiplient chaque semaine. Les vidéos d'opéra ont maintenant droit à leur propre secteur chez les grands vendeurs.

L'opéra a fait des pas de géant pour trouver son public aux États-Unis, surtout lorsqu'on considère qu'avant la création du Metropolitan (Met) de New York en 1883, il n'existait qu'une poignée de troupes concentrées sur la côte Est du pays. La mentalité puritaine de l'Amérique voyait d'un mauvais œil ces histoires d'adultère, de trahison et de meurtres qui remplissent les pages des livrets italiens et français.

A quoi attribuer cet «âge d'or» de l'opéra amorcé il y a à peine quelques décennies? D'abord, il faut bien reconnaître le travail d'éducation accompli par le Met. Les chanteurs, les chefs d'orchestre et les administrateurs des théâtres ne cessent de le répéter: les radiodiffusions du samedi après-midi en direct du Metropolitan ont amené dans des millions de foyers un art jusque-là inconnu de la population. Combien de chanteurs américains racontent qu'ils n'avaient jamais vu d'opéra avant leurs débuts professionnels. Une fois les voix et la musique entrées dans les salons américains, l'établissement de troupes aux quatre coins du pays allait presque de soi.

VOIR PAGE B 2: OPÉRA

*Ici, on languit...*

Le monde de l'opéra est partout en crise, financière surtout. Fermeture du Royal Opera House de Covent Garden; plan de refinancement imposé en Allemagne; contestation de budget en France; fermetures aussi en Italie. L'opéra, on veut bien y aller, mais pas payer. Et ici?

FRANÇOIS TOUSIGNANT

À Canada, la situation est tout aussi critique. L'Opéra de Montréal (OdM) semble faire cavalier seul, unique maison qui, bon an mal an, boucle son budget. Edmonton et Victoria vivent avec une épée de Damoclès sur la tête, Ottawa tente de redonner vie à une activité autrefois prospère et à Toronto, grâce à son formidable pouvoir d'attraction, la Canadian Opera Company (COC) réussit à vivre malgré un déficit dépassant les quatre millions. On va même y construire une nouvelle salle spécialement dédiée à l'opéra, espérant que, quittant les murs du O'Keefe Centre, les efforts déployés pour revivifier l'ardeur du public seront récompensés.

En opéra, toute chose a un prix. La manie du moment, c'est la manne des abonnements. À l'OdM, ceux-ci sont en hausse. Son directeur table sur des productions visuellement neutres, facilement exportables vers d'autres petites scènes, et mise sur le goût d'un public pour la chose connue. Comme il l'a déjà déclaré: «à l'OdM, on fait des mises en scène modernes avec des décors conventionnels».

À Toronto, on vise le prestige, histoire d'attirer les mécènes par les succès internationaux. Dans la Ville Reine, on encourage le talent «canadien». Et ça rapporte. La double affiche *Erwartung-Le Château de Barbebleue*, mise en scène par Robert Lepage, a non seulement attiré tout un nouveau public (restera-t-il fidèle?), mais aussi fait rayonner la compagnie de l'Écosse jusqu'en Australie. Même portrait pour l'entreprise Stravinski de François Girard, ou de la *Salomé* d'Atom Egoyan. On admet que ces productions sont déficitaires, mais on se refuse à mesurer la valeur de la compagnie à l'aune du mercantilisme. L'art d'abord, l'argent ensuite semble la devise optimiste du COC.

VOIR PAGE B 2: ICI

- CINÉMA  
page B 5
- THÉÂTRE  
page B 8
- DISQUES  
page B 10



OMNIBUS PRÉSENTE

texte MICHAEL MACKENZIE traduction PAUL LEFEBVRE mise en scène FRANCINE ALEPIN  
avec FRANCINE ALEPIN et DENISE BOULANGER

### LA Baronne ET LA Truie

DU 29 OCT. AU 14 NOV. 98  
MARDI AU SAMEDI + LUNDI 9 NOV. 20h30

assistance à la mise en scène JEAN BOILLARD  
scénographie ANICK LA BISSENIÈRE costumes MARYSE BIENVENU  
éclairages ANDRÉ NAUD musique JUDITH GRUBER-STITZER

espace libre

1945, rue Fullum, Montréal  
réservations : 521.4191

LES ARTS

OPÉRA

Les metteurs en scène, qui se bousculent pour travailler à l'opéra, viennent souvent des autres arts

ICI Toronto mène le bal

SUITE DE LA PAGE B 1

Et on ouvre, comme les autres grandes compagnies, le créneau du disque. Produit par les Disques Radio-Canada, un enregistrement d'airs d'opéras français s'est mérité les honneurs du disque d'art lyrique de l'année à Paris. En contrepartie, l'ODM a vu sa production d'*Andrea Chénier*, malgré une réception tiède, prendre le chemin de Monte-Carlo.

Il persiste pourtant un problème de diffusion. On constate curieusement que la CBC offre à ses auditeurs plus de productions « locales », alors que la SRC n'y arrive pas, faute d'argent.

En ce qui concerne la création, Toronto mène le bal avec sa politique d'opéra de chambre. On y est même arrivé à produire trois nouvelles œuvres par an. Le public, plus limité, suit quand même cette aventure. A Montréal, les circuits parallèles abondants pallient cette largesse.

Mort, l'opéra? Ne le dites pas à Pauline Vaillancourt! La directrice de Chants libres, s'époumone à susciter, créer et diffuser le nouveauté. Provoquant la création et le débat sain et salutaire, elle fonce et ose pratiquer une politique de reprise. L'opéra ponctuel, pour elle, n'existe pas, il est ou il n'est pas. Défenderesse acharnée, elle met au jour ce que les « officiels » boudent. L'ODM monte André Gagnon, pas Bruce Mather!

Devant le débordement des esthétiques, des évolutions, des productions plus marginales sont offertes. *Ce Strus* en fut une, le tour de chant de Marie Pelletier une autre. Incapables de se faire entendre des milieux « officiels », les compositeurs inventent, se trouvent un nouveau public.

Malgré une maigreur de moyens qui freine son épanouissement, l'opéra, scène de toutes les passions, reste le lieu acharné de la représentation d'une société, celle qui, divisée, aime autant son passé qu'elle désire son avenir. Pour cela, il faut néanmoins y investir. Comme pour l'OSM. Y a-t-il un mécène dans la salle?

SUITE DE LA PAGE B 1

Opera America Inc. est le regroupement des compagnies d'opéra des États-Unis. À son répertoire apparaissent maintenant plus de mille organismes offrant au public au moins une œuvre du répertoire à chaque saison. Le développement est phénoménal: en 1970, la même association comptait à peine 300 troupes. En province les théâtres poussent comme des champignons; en quelques années, les opéras de St. Louis, de Houston, de Seattle, de Santa Fe, de San Diego, de Washington DC, etc. sont devenus les points de mire des amateurs d'opéra du monde. Il y a quelques semaines, le *Tristan Und Isolde* de l'Opéra de Seattle rassemblait la presse musicale internationale; des avions nolisés remplis de wagnériens inconditionnels arrivaient des quatre coins de la planète pour voir ce spectacle.

Opera America nous apprend aussi que les spectateurs ont rajeuni. L'opéra attire désormais une nouvelle tranche de la population: les 23 à 35

ans sont en voie de devenir majoritaires dans les théâtres américains. Curieux? Pas vraiment! Les troupes de province, en collaboration avec les écoles primaires, ont mis sur pied des programmes d'introduction à l'opéra: des chanteurs professionnels visitent les écoles et proposent aux enfants des scènes d'œuvres diverses et des arias connues, sans parler des matinées réservées aux enfants qui peuvent ainsi voir une représentation entière avec orchestre, costumes et décors. Les philanthropies et les mécènes qui subventionnent ces programmes voient à la formation d'un nouveau public.

Le «nouvel opéra»

Un public mieux préparé, plus connaissant entraîne des changements. Les générations qui ont grandi avec la télévision ont beau aimer les voix et la musique, le spectacle scénique se doit maintenant d'être à la hauteur, et là il y a beaucoup à faire. Petit à petit, les grands opéras d'Amérique se débarrassent des productions statiques et ampoulées pour

adopter des styles qui parlent plus directement aux spectateurs d'aujourd'hui. L'opéra est longtemps resté en retrait des mouvements théâtraux. Le conservatisme des directions artistiques des opéras américains a longtemps privé le public de spectacles vivants et de mises en scène qui éclairent les œuvres. Ajoutons que la presse et les critiques, souvent formés à l'école de l'après-guerre, n'ont pas facilité le renouvellement des mises en scène. Mais peu à peu la situation change. Certains bastions du traditionalisme tombent: le Met engage Robert Wilson pour son nouveau *Lohengrin*, San Francisco confie à Francesca Zambello la barre de nouvelles productions, etc. De plus en plus, les mécènes acceptent de financer des productions audacieuses par des metteurs en scène qui veulent mener l'opéra au niveau des autres arts de la scène.

Ces metteurs en scène, qui se bousculent pour travailler à l'opéra, viennent souvent des autres arts. Parmi les concepteurs les plus en demande à l'opéra, on remarque Twyla Tharp et Martha Clarke, danseuses et chorégraphes. Les réalisateurs de cinéma sont aussi tentés par l'expérience du théâtre lyrique: Robert Altman, John Schlesinger, Werner Herzog, Roman Polanski, Lilliana Cavani et au Canada, à Toronto plus précisément, François Girard, Robert Lepage et Atom Egoyan sont des noms qui ont pris leur place sur les affiches des opéras.

A ce branle-bas vient s'ajouter un phénomène des plus intéressants: les compositeurs se passionnent pour l'opéra comme jamais dans l'histoire de la musique américaine. De tous âges et de toutes allégeances, les musiciens s'attaquent à l'opéra. Elliott Carter, à 90 ans, achève son premier opéra, tout comme Michael Gordon qui a un peu plus du tiers de l'âge de Carter.

En 1976, Philip Glass et Robert Wilson, avec leur *Einstein on the Beach*, sonnaient la renaissance de l'opéra contemporain américain. Depuis, André Previn, John Corigliano, Tobias Picker, Conrad Sousa, Dominick Argento, William Bolcom ont tous livré des œuvres commandées par le Met, le Chicago Lyric, le San Francisco Opera, le Houston Grand Opera. *Nixon in China* de John Adams, en 1986-87, a été vu par un nombre record de spectateurs américains, curieux du sujet et surpris par la beauté de la partition.

Les compositeurs plus jeunes ne font pas exception; David Lang, John Moran, Anthony Davis et bien



d'autres se tournent vers l'opéra. Et les théâtres emboîtent le pas en commandant des opéras nouveaux, ce qui aurait été jugé casse-gueule il n'y a pas si longtemps.

Et le plus beau de l'affaire: le public vient entendre les œuvres contemporaines. Plusieurs théâtres profitent de cette lancée pour ressusciter des opéras du passé récent. On redécouvre les opéras écrits dans les années 50 et 60. *Susannah* (1955) de Carlisle Floyd, *Anthony and Cleopatra* de Samuel Barber (1966), *Mourning Be-*

comes *Electra* (1967) de Marvin Levy et plusieurs autres œuvres de cette période ont été reprises avec un immense succès au cours des cinq dernières années.

D'autres compagnies commandent des œuvres qui élèvent au rang des mythes les grandes figures populaires de l'histoire américaine: Marilyn Monroe, Jackie O, Malcolm X, Harvey Milk et même Charles Manson ont été les sujets d'opéras. Et toujours, les spectateurs sont au rendez-vous!



Erwartung de Schoenberg, mis en scène par Robert Lepage au Canadian Opera Company.

MICHAEL COOPER

1998  
1999

**DANSE**

DISPONIBLE JUSQU'AU 8 NOVEMBRE FAITES VITE !

Quatre créations pour 100\$!  
Profitez d'un rabais de 25%!  
Bénéficiez de places de premier choix!

Pour sa première saison, Danse Danse 1998-1999 vous offre la danse montréalaise dans tous ses états: endiablée, fervente, touchante, sensuelle et passionnée...  
Quatre chorégraphes majeurs, quatre créations, quatre lieux et des sensations fortes pour une grande fête de la danse !

<b>Compagnie Marie Chouinard</b> <i>Les Solos 1978-1998</i>	21 octobre au 8 novembre 1998, du mercredi au samedi à 20 h et le dimanche à 14 h. Relâche le mercredi 4 novembre.	MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Salle Beverly Webster Ralph 185, rue Sainte-Catherine Ouest Place des Arts
<b>Louise Bédard Danse</b> <i>Urbania Box, je n'imagine rien</i>	20 au 23 et 27 au 30 janvier 1999, 20 h	L'AGORA 840, rue Cherrier Sherbrooke
<b>La La La Human Steps</b> <i>Nouvelle création d'Edouard Lock</i>	4, 5, 6, 7, 11, 12, 13 février 1999, 20 h	Théâtre Maisonneuve Place des Arts 175, rue Sainte-Catherine Ouest Place des Arts
<b>O Vertigo et SMCQ dansent</b> <i>Nouvelle création de Ginette Laurin</i>	31 mars, 1er, 2 et 3 avril 1999, 20 h	Centre Pierre-Péladeau Salle Pierre-Mercure 300, boul. de Maisonneuve Est Berri-UQAM

Abonnez-vous dès maintenant!  
**(514) 844-2172**

billetterie Articulée  
300, boul. de Maisonneuve Est

**CIE MARIE CHOUINARD**

**les solos**  
1978-1998

En un soir, 20 ans de chorégraphies... audacieuses, superbes, uniques!

« Le show à voir à Montréal ! »  
Valérie Letarte, CBF, 22 octobre 1998

« J'ai adoré ma soirée. L'évènement de l'automne. »  
Andrée Martin, Midi Culture, 22 octobre 1998

« Audacieuses à l'extrême, alliant le geste et l'art conceptuel, ces œuvres représentent encore des points de référence incontournables... »  
Stéphane Baillargeon, Le Devoir, 23 octobre 1998

**DU 21 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE À 20 h 00**  
(LES DIMANCHES À 14 h 00) GUICHET 847-6226 ADMISSION 790-1245

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL 185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Québec Métro Place des Arts

Offert aussi dans l'abonnement Danse Danse. Renseignements : 844-2172

LES ARTS

DOSSIERS

# Vingt ans d'ADISQ, quossa donne?

Alors qu'on célèbre ses vingt ans par un grand banquet et le gala des galas, posons la question à 64 000 dollars: à quoi sert l'Association du disque et du spectacle au Québec? Pierre Rodrigue, son actuel président, répond: à chiâler! Sur l'air de *Quand on aime* (la chanson), on a toujours vingt ans.

**SYLVAIN CORMIER**  
L'ADISQ, c'est drôlement pratique. Association industrielle, organisme mandaté par ses membres, on la perçoit

comme une entité, un truc un peu monstrueux et tentaculaire, bref, comme étant l'industrie qu'elle représente. D'où son utilité première: l'ADISQ prête flanc. Le disque d'Un-tel ne vend pas parce qu'il en sort trop en même temps à l'automne? La

faute à l'ADISQ: manque de concertation. Les méchants festivals de l'été prennent toute la place et laissent rien que des miettes aux petits producteurs l'hiver venu? La faute à l'ADISQ: pas de couilles. Les nouveaux groupes végètent dans l'underground? La faute à l'ADISQ: machine trop lourde croulant sous les croulants. Machin n'est pas content de recevoir son Félix hors d'ondes? La faute à l'ADISQ, sous l'empire des cotes d'écoute.

### Une vitrine

*«Je peux vivre avec ça»,* sourit Pierre Rodrigue, gérant des Bran Van 3000, Lhasa et autres Daniel Bélanger, au dernier quart de son tour de piste en tant que président de l'ADISQ. *«L'ADISQ, c'est facile à gérer. Ça ne répond pas. Parler contre l'ADISQ, c'est pas parler contre le père de personne.»* Il est normal, pour lui, qu'on lance fiel, tomates et œufs pourris à l'ADISQ: c'est la façade. *«Le premier mandat de l'ADISQ, ça a été d'offrir une vitrine à l'industrie. De présenter un gala. Montrer un soir par an à deux millions de personnes ce qui s'est fait de mieux durant l'année passée. C'est aussi une cible.»*

Dans la salle de conférence de l'ADISQ, Rodrigue n'est pas venu seul. Attentifs, interjetant ça et là précisions et commentaires, il y a Robert Pilon, vice-président aux affaires publiques, et Solange Drouin, directrice générale. Je n'ai pas demandé à les rencontrer. La relationniste l'a fortement suggéré. D'entrée de jeu, je me sens comme qui dirait en désavantage numérique. Stratégie de lobbyistes, me dis-je. Un peu de *spin control* ne peut pas nuire. N'empêche que Rodrigue ne mâche pas ses mots quand je lui demande comment il se fait que l'ADISQ donne l'impression d'avoir toujours quelques mètres de retard par rapport aux nouvelles tendances musicales.

*«C'est le prix à payer pour la démocratie. Quand je vois Dubmatique gagner son Félix en rock alternatif [une belle absurdité du gala de l'an dernier], moi aussi je pleure. Mais l'ADISQ, c'est une association. Un peu comme à l'école, c'est plate pour les étudiants les plus en avant et les plus en arrière, mais la maîtresse enseigne pour le milieu. À chaque fois que tu avances du côté des nouvelles tendances, il y a toute une gang à l'autre bout qui surveille la "plate", les Guy Cloutier et les autres, qui vendent des disques et qui disent: on est quoi, nous autres, des morons? On est tou-*



Des «classiques» du gala annuel de l'ADISQ: Luc Plamondon, Marjo, Ginette Reno, Kevin Parent, Félix Leclerc, Daniel Bélanger, Claude Dubois, Richard Séguin et Gerry Boulet.

*jours le moron de quelqu'un, et les générations passent. On met le feu dans les vieux? Non.»*

Question de perception. L'ADISQ représente autant les intérêts de Pier Béland que des Marmottes aplaties. *«Les gens du milieu n'imaginent pas à quel point c'était audacieux d'ouvrir un gala avec Groovy Aardvark. Dans l'industrie, on se fait dire qu'on est pas dedans, qu'on aurait dû mettre les Marmottes aplaties, mais est-ce qu'on peut se permettre de perdre les deux millions de téléspectateurs parce qu'on a essayé d'aller chercher le demi-million de jeunes qui, de toutes façons, ne regardent même pas le gala parce qu'il y a Ginette Reno qui chante dedans? On astu gagné comme business? C'est vrai que ça ne bouge pas assez vite à mon goût, pas assez vite au goût des médias qui sont là pour tirer sur le traineau. Ça n'enlève pas le traineau. Richard Aber [pianiste easy-listening] existe. Il vend des milliers de disques. Il fait partie de l'ADISQ. Quand je parle au nom de l'ADISQ, je représente aussi ses intérêts.»*

### La maturation d'un lobby

C'est le grand mot. Représentation. C'est d'abord à cela que sert l'ADISQ, au delà du gala lèche-vitrine: défendre les revendications de ses membres devant les instances décisionnelles, pour employer le jargon des affaires. L'ADISQ est un lobby. Une manière organisée de faire face à la musique. Pensez qu'avant 1979, chacun revendiquait tout seul. En cognant généralement aux mauvaises portes, à l'aveuglette. L'industrie du disque et du spectacle au Québec n'en était pas encore une, tout juste une business de sous-fifres au service des multinationales, qui gérait tout selon ses humeurs. Seuls les plus agressifs entrepreneurs, les Guy Cloutier, Denis D. Pantis, Guy Latraverse, tiraient leurs épingles de jeux aux dés pipés.

*«C'était le tiers-monde, résume Rodrigue. Il y a vingt ans, j'avais des sociétés enregistrées qui faisaient faillite de temps en temps... Maintenant, tu ne peux plus avoir de subvention sans plan d'affaires. L'ADISQ a permis de répondre à ces exigences-là: l'industrie est plus mature.»*

Entendez que l'ADISQ est de moins en moins la risée des autres lobbys. *«Ce n'est pas pour rien que l'industrie de l'enregistrement sonore est le parent pauvre du soutien public, par rapport notamment à l'audio-visuel. Ces gens-là ne sont pas des bandits. Ils ont simplement été revendicataires avant nous. Ils se sont placés aux bons endroits les premiers. Nous, on a toujours eu l'âme plus indépendante. On a été longs à comprendre la force d'un lobby.»*

Rien que depuis l'an dernier, se réjouit Rodrigue, l'ADISQ a mené de front plus de combats majeurs que durant les dix-neuf années précédentes. Dossier du droit d'auteur, assorti des épineuses questions des droits voisins et de la copie privée, création d'un groupe de travail sur l'industrie par Louise Beaudoin à la demande de l'ADISQ (lequel accoucha opportunément d'un rapport ces jours-ci), défense des quotas de chanson francophone devant le CRT.

### Les combats de l'ADISQ

*«L'ADISQ, professe Rodrigue, c'est devenu une machine hyper-huiliée, ultra compétente. Une compétence qui s'est créée d'elle-même. Personne n'est allé à l'école de l'ADISQ.»* Du même élan, il dresse le mea culpa de l'association: *«Le monde du spectacle a été négligé pendant des années par rapport au disque. La bataille du droit d'auteur a canalisé toutes les énergies. On s'en occupe: on est en train de négocier une nouvelle convention collective.»*

L'ADISQ s'attaque aussi à un autre appareil culturel inamovible:

la télévision. *«Il nous apparaît inadmissible que la télévision fasse aussi peu de place à la chanson québécoise. À part une demi-chanson pendant le générique à Julie Snyder, il n'y a quasiment plus rien.»* Et Rodrigue de relayer l'anecdote du producteur Charles Joron, dont l'un des enfants, inscrit à un cours de flûte, s'est vu remettre un cahier de trente chansons où ne figure pas la moindre œuvre... canadienne. *«Pour aimer la chanson d'ici, il faut commencer quelque part.»*

Rodrigue en est conscient, la chanson québécoise n'a plus la cote, outre les locomotives Kevin Parent, Daniel Bélanger. La faute à l'ADISQ? *«C'est ce qu'on a demandé à Louise Beaudoin: faire l'inventaire de la question. Essayer de comprendre pourquoi on a de la misère à vendre des billets à 14 \$ alors que Janet Jackson remplit le Centre Molson à 77 \$ par personne. Pourquoi le consommateur n'a-t-il plus confiance? Quel mauvais message on a envoyé à quel moment? Exemple, t'as moins d'argent pour aller en tournée, tu pars à trois muciciens au lieu de sept. Le message? J'suis tellement pas sûr que tu vas acheter mes billets que je te donne un demi-show. Le consommateur est pas fou: il va voir ceux qui lui donnent un show complet.»*

*«Il faut redévelopper. Présentement, on a une génération complète qui n'a acheté aucun album de Québécois. Une génération perdue. Il faut leur redonner le genre de frisson pour la chanson québécoise qu'on avait eu, nous, la génération des années 70, quand on était au cégep, qui a donné le goût de faire ce métier aux André Ménard, Jacques Primeau, Mario Lefebvre, à moi. Mais pour ça, il faut se démenner. C'est à ça que doit servir l'ADISQ. À susciter les passions.»* Quitte à ce que certains chiâlent... contre l'ADISQ. *«Je peux vivre avec ça»,* répète Rodrigue en souriant.

SYLVAIN ÉMARD DANSE PRÉSENTE

## MENSONGE VARIATIONS

MENSONGE VARIATIONS défie toute description... Émard est un sorcier du mouvement... Les danseurs, un collectif remarquable de talents exceptionnels.

P. Anthony, *The Edmonton Journal*, 5 septembre, 1998

CHORÉGRAPHE  
Sylvain Émard

INTERPRÈTES  
Marc Bolvin  
Sophie Corriveau  
Parise Mongrain  
Blair Neufeld  
Luc Ouellette  
Sylvain Poirier

MUSIQUE ORIGINALE  
Bertrand Chénier

ÉCLAIRAGES  
Marc Parent

SCÉNOGRAPHIE  
Richard Lacroix

COSTUMES ET MAQUILLAGE  
Angelo Barsetti

RÉPÉTITIONS  
Francine Gagné

DU 28 AU 31 OCTOBRE ET DU 4 AU 7 NOVEMBRE À 20H

L'AGORA DE LA DANSE 525-1500  
Admission 790-1245

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE BANQUE LAURENTIENNE

## Le plaisir croît avec l'usage

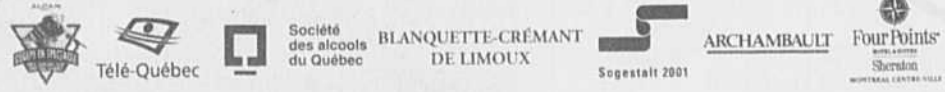
René Richard Cyr  
ACCUEILLE PASCALE BUSSIÈRES,  
François Gourd son ami,  
et les invités

que Pascale a proposés: MATHIEU CHEDID (M), MYRA CREE, DJELEM, IPSO FACTO, MATHIEU LAVOI, SUZANNE LEMOINE, L'ORCHESTRE DES PAS PERDUS,  
DIDIER LUCIEN, TEREZ MONCALM, PASCALE MONPETIT



Ce dimanche de 20h00 à 21h30

CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE:  
RENÉ RICHARD CYR ET DOMINIC CHAMPAGNE  
DIRECTION MUSICALE: ALAIN LEBLANC ET CHARLES BARBEAU  
RÉALISATION: JEAN-JACQUES SHEITOYAN  
PRODUCTEURS: GUY LATRAVERSE ET BERNARD SPICKLER



LES ARTS

Coup de cœur francophone

# En marge des modes, à fond la vie

Quarante ans de chansons. À ce titre, qui chapeaute le spectacle qu'Anne Sylvestre présentera cette semaine à Québec et à Montréal dans le cadre du 12<sup>e</sup> Coup de cœur francophone, l'inoubliable interprète de *T'en souviens-tu, la Seine?* aurait aimé ajouter: Et c'est pas fini...

MARTIN BILODEAU

Aimer Anne Sylvestre, c'est accepter d'être regardé, d'être interpellé, de signer un pacte d'amitié. Ses fans, qui assisteront cette semaine à son récital intitulé *Quarante ans de chansons* — qui a fait un triomphe au printemps dernier à l'Olympia de Paris —, baigneront dans ce climat de connivence que l'auteure-compositrice-interprète a pris l'habitude d'instaurer à travers ses chansons livrées en toute simplicité. Un sentiment qu'on ressent par ailleurs avec la même intensité lorsqu'on fait sa rencontre; elle et son spectacle à promouvoir, moi et mon texte à écrire, tous ces impératifs générateurs de mots artificiels ont fait place, lorsque je me suis retrouvé assis à sa table, pour un échange animé et amical.

Cela dit, elle n'est pas du genre copine comme la blonde Vartan, autour de laquelle plusieurs font la haie; non, Anne Sylvestre, c'est la copine restée derrière, auprès des gens qui doutent, ceux dont elle aime la petite chanson, la fredonnant elle aussi à sa façon dans ce monde du showbizness où elle n'a jamais fait de vagues. Rien qu'une fois elle aurait sans doute aimé. Or, le défi d'Anne Sylvestre en est un de longévité. Après quarante années à sautiller de scène en scène, des boîtes à chanson de la Rive Gauche à l'Olympia, puis à graver en parallèle une œuvre discographique belle et personnelle dont les 350 titres qu'elle comporte sont rassemblés dans une intégrale qui vient de paraître, voici que la marathonnienne de la chanson française franchit le fil d'arrivée imaginaire d'une carrière quadragénaire. Un fil où l'attendent ses amis d'autrefois, qui ont parcouru son chemin de mots, et où son nouveau public, enchanté depuis l'enfance à grands coups de fabulettes, est venu grossir les rangs.

Pas de tapis

Anne Sylvestre n'a pas attendu qu'on lui déroule le tapis rouge pour célébrer ses quarante ans de chanson: «Je me suis dit que si je devais attendre qu'on me propose, personne ne viendrait», confie celle qui a fondé sa propre compagnie de disques en 1973 pour pouvoir continuer sa route à sa manière, c'est-à-dire dans la constance et la rigueur, l'émotion et l'humour, toujours en marge des modes mais à fond la vie. Aussi a-t-elle décidé d'agiter elle-même la sonnette, et ce d'autant plus que l'anniversaire coïncidait avec la sortie prévue de *Les Arbres verts*, son nouvel album. Puis, les événements se sont enchaînés avec le spectacle, la parution de l'anthologie *Quarante ans de chanson*, la sortie d'une compilation en 20 titres du



Anne Sylvestre n'a pas attendu qu'on lui déroule le tapis rouge pour célébrer ses quarante ans de chanson.

même nom, ainsi qu'un recueil de ses textes, publié aux éditions Castor Astral. Une grosse année, en somme, qui a apporté à Anne Sylvestre une reconnaissance jusque-là murmurée en dehors de son cercle d'admirateurs, qui en contrepartie l'aime intensément et la suit pas à pas.

«J'ai souvent l'impression d'être un écrivain public, de dire les choses pour les gens parce que moi je sais les dire et qu'eux ne savent pas», confie la chanteuse, qui regarde la vie par la fenêtre du haut et la raconte à ceux qui vien-

nent l'entendre: «Pour moi la chanson, c'est pas une tranche de vie à prendre au premier degré. La distance que j'y mets est à la mesure de la tendresse que j'ai pour les gens». L'auteur de *Lazare et Cécile*, petit chef-d'œuvre qu'elle a écrit à l'âge de 23 ans et qui reste aujourd'hui emblématique de l'approche Sylvestre, se rappelle: «J'ai l'impression d'avoir écrit cette chanson sous la dictée. Je me souviens encore de cet état d'écriture où j'avais l'impression qu'on me racontait une histoire. Il y a quelques chan-

sons, comme ça, qui s'imposent. Et y en a d'autres sur lesquelles je travaille comme une forcenée».

Or, difficiles ou pas, tendres, émouvantes ou drôles, les chansons d'Anne Sylvestre échappent au temps, filant droit vers le corps, vers l'âme. En témoigne *Un bonheur incompréhensible*, pièce de résistance de son dernier album, dans laquelle une odeur de bois coupé, captée sur l'autoroute, transporte l'interprète vers un monde de volupté: «Je la guettais fugitive / De ma voiture captive / Mes narines frémissaient / Tandis que m'envahissait / Un bonheur incompréhensible...» Une chanson-pari, de son propre aveu, qu'elle offrira lors de son tour de chant, intercalée quelque part entre ses immortelles *Porteuse d'eau*, *Mon mari est parti*, *Les Amis d'autrefois*, *Tiens-toi droit*, et bien sûr *Une sorcière comme les autres*, sa chanson-étiquette: «Vous m'avez aimé / Forte vous me combattiez / Faible vous me méprisiez.»

La récompense

D'évoquer aujourd'hui cet hymne à la féminité soulève chez Anne Sylvestre une grande émotion, maintenant que Pauline Julien, avec qui elle l'a chantée des centaines de fois dans le cadre du spectacle *Gémeaux croisés*, est partie un beau matin d'automne: «Elle a choisi de partir, et elle a fait ça très très bien. Sa mort est comme sa vie, elle a fait comme elle voulait, mais c'est très dur, quoi. Et c'est dur aussi de penser à tout ce qui l'a amenée là; j'en garde surtout le sentiment d'une grande injustice de la vie», murmure Anne Sylvestre, qui avait depuis quelques mois le projet de rééditer sur CD l'intégrale du spectacle *Gémeaux Croisés*, et a décidé d'attendre que le souvenir joyeux de Pauline ait eu raison de la douleur de son départ.

Et d'la joie, comme toujours il y en aura dans le tour de chant qu'Anne Sylvestre donnera cette semaine, l'auteur de *Ça va m'faire drôle* assumant pleinement ses talents d'humoriste. «J'ai toujours fait des chansons qui faisaient rire, à la différence qu'au début, je ne les aimais pas. Quand les gens riaient, je les méprisais un petit peu et j'avais envie de leur dire: "Et les autres chansons, elles sont pas belles?". J'avais honte». Aussi, la balzacienne *Elle f'sait la gueule*, la rohmérienne *Les Grandes Balades*, la post-féministe *Reine du créneau* ne manqueront pas cette semaine de faire rire ses admirateurs, qui ne sont pas près de la laisser partir, même après 40 ans.

«On fera les cinquante ans, mais en attendant, c'est déjà ça», raconte cette infatigable saltimbanque de la chanson qui, à 64 ans, ne peut pas envisager de s'arrêter: «Je ne me vois pas cesser d'écrire, en tous cas. La scène, je ne sais pas. Peut-être qu'un jour ça va m'embêter. Pourtant, j'aime tellement ça, c'est la récompense.» Heureusement pour nous, Anne Sylvestre sera récompensée, mardi et mercredi, à La Maison de la chanson de Québec, puis vendredi et samedi prochain à l'Auditorium du Collège Maisonneuve, centre nerveux de l'événement Coup de cœur francophone, qui se tiendra du 5 au 15 novembre.

VITRINE DE LA VIDÉO

TI-CUL TOUGAS

★★★

On a droit à une belle surprise en redécouvrant ce long métrage réalisé en 1975 par Jean-Guy Noël, qui établit une sorte d'état des lieux de la jeunesse québécoise à travers l'histoire d'Odette (Micheline Lanctôt) et Remy (Claude Maher, le Ti-Cul du titre), un couple d'amoureux partis avec la caisse de la fanfare à laquelle ils appartenaient, et qui débarquent aux Îles de la Madeleine.

Ils y retrouvent Gilberte (excellente Suzanne Garceau), amie d'Odette, qui a mis son existence en veilleuse en restant auprès d'un amoureux tombé dans le coma après un accident. Avec en poche cinq mille piastres moins des poussières, Odette et Tougas se préparent à partir pour la Californie, pays de toutes les promesses, de tous les recommencements, situé à l'autre extrémité du continent. Or, voilà que Martin (Gilbert Sicotte), un compagnon de la fanfare, tombe sur eux par hasard et réclame la restitution de l'argent.

*Ti-Cul Tougas* est l'exemple-type du film québécois que nos parents allaient voir pour revenir en disant «Y a pas d'histoire, là-dedans», parce que l'essentiel repose sur des dialogues peu abondants et des allers-retours suggestifs plus qu'explicatifs entre passé et présent. Or, *Ti-Cul Tougas* parle de la déroute d'une génération qui rêvait à son avenir et s'est retrouvée piégée par son passé. Un thème que le scénario de Jean-Guy Noël transcende grâce à un superbe quatuor de personnages, sur lequel il jette un regard tendre et plein d'humour, pour les regarder partir vers l'Ouest, comme des cow-boys, des rêves plein la tête. De quoi faire rêver les jeunes de la Génération X, dont le désespoir a pris la forme de...



co-auteur de la pièce (avec Jean-Frédéric Messier, Pascale Rafié et Jean-François Caron), a ouvert la voie en écrivant le scénario et en réduisant de moitié la durée du spectacle, ici ramassé sur 90 denses minutes.

En résulte un spectacle hyperréaliste et stylisé, toujours aussi difficile à regarder (on pense au strip-tease du transsexuel Martine), parfois complaisant, moins manifeste revanchard que pot-pourri déprimé, dans lequel, comme le dit si bien Peste (merveilleuse Suzanne Lemoine), «L'espoir, c'est de se dire que le pire est encore à venir, et qu'en continuant de même on va p'têt finir par y arriver».

GONE WITH THE WIND

★★★★★

Cette grande fresque historique réalisée en 1939 par David O. Selznick, d'après le roman de Margaret Mitchell, traverse le temps comme un classique, tout en continuant à nourrir certains sarcasmes. Amusant, aussi, de constater qu'une soixantaine d'années séparent *Gone with the Wind* de la guerre de Sécession qui lui sert de toile de fond, comme près de 60 ans séparent celui-ci du spectateur d'aujourd'hui, invité à découvrir avec des yeux nouveaux l'histoire de l'amour (impossible) entre Scarlett O'Hara (Vivien Leigh) et Rhett Butler (Clark Gable),

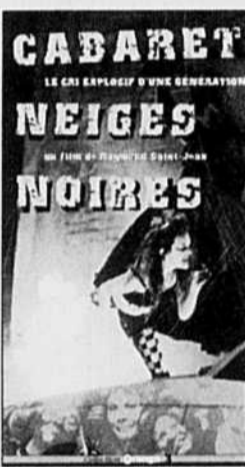


entre la propriété et la fidélité, entre l'honneur et la vertu. Une galerie de personnages forts quoique très typés colorent cette saga épique en même temps qu'ils trahissent son âge. Un film beau, au charme suranné, qui mérite la place qu'il occupe dans l'histoire de Hollywood.

LES MISÉRABLES

★★

Sa structure dramatique décomplexifiée, sa galerie de personnages circonscrite aux plus significatifs et sa langue dénaturée, *Les Misérables*, film grand public réalisé par le Danois Bille August (*Pelle le conquérant*) d'après le célèbre roman de Victor Hugo, déploie sous nos yeux les qualités d'un feuilleton apatride dont les velléités puristes sont contrecarrées par un ton pédagogique. Liam Neeson, imposant en Jean Valjean, et Geoffrey Rush, en Javert plus machavélique que tragique, se livrent ici encore un long duel dont l'aboutissement, dans le Paris de la Révolution de Juin, réserve quelques moments d'intensité. Claire Danes (Cosette) et Uma Thurman (Fantine) complètent la distribution.



CABARET NEIGES NOIRES

★★★

Raymond Saint-Jean a assuré le passage de la scène à l'écran de cette création collective éclatée, sorte de music-hall tragico-comique aux accents burlesques, dont l'action se déroule à Putainville, sorte d'escale avant l'enfer qui voit le soleil une demi-heure par jour et sert de théâtre à une jeunesse qui déchaîne son spleen agressif. Le cinéaste a subtilement décloisonné le spectacle animé par Prêtresse (excellente Estelle Esse) et redéfini son espace-temps, de sorte que les nombreux épisodes enchaînés et numéros chantés qui le composaient se déploient ici comme autant d'axes parallèles. Un travail d'adaptation rigoureux, auquel Dominique Champagne,

DU 5 AU 15 NOVEMBRE 1998



12<sup>e</sup> édition

PELUSO

SAMEDI 7 NOVEMBRE 1998  
LE LION D'OR 1690, RUE ONTARIO EST

GABRIEL YACOUB

VENDREDI 13 NOVEMBRE 1998  
MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC  
2550, RUE ONTARIO EST

BILLETTERIE ARTICULÉE (514) 844-2172  
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST INFORMATIONS ET BILLETS  
www.netmusik.com/coupdecœur

RENAUD-BRAY

Avec ses coups de cœur, Renaud-Bray vous propose des choix avisés.



PELUSO - MALGRÉ TOUT

14<sup>99</sup>



GABRIEL YACOUB - BABEL

1376, rue Sainte-Catherine Ouest  
4301, rue Saint-Denis  
5117, avenue du Parc  
5252, chemin de la Côte-des-Neiges  
6925, boulevard Taschereau, Brossard

www.renaud-bray.com

sad@renaud-bray.com

OUVERT 7 JOURS JUSQU'À MINUIT

DU 5 AU 15 NOVEMBRE 1998



12<sup>e</sup> édition



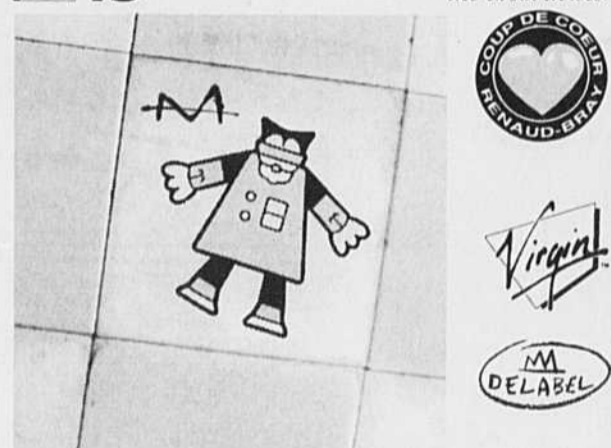
JEUDI 5 ET VENDREDI 6 NOVEMBRE 1998  
LE LION D'OR 1690, RUE ONTARIO EST

BILLETTERIE ARTICULÉE (514) 844-2172  
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST INFORMATIONS ET BILLETS  
www.netmusik.com/coupdecœur

RENAUD-BRAY

Avec ses coups de cœur, Renaud-Bray vous propose des choix avisés.

15<sup>99</sup>



M - LE BAPTÊME

1376, rue Sainte-Catherine Ouest  
4301, rue Saint-Denis  
5117, avenue du Parc  
5252, chemin de la Côte-des-Neiges  
6925, boulevard Taschereau, Brossard

www.renaud-bray.com

sad@renaud-bray.com

OUVERT 7 JOURS JUSQU'À MINUIT

DU 5 AU 15 NOVEMBRE 1998

Vous avez dit chanson ?

Plus de soixante spectacles en 10 jours



12<sup>e</sup> édition

Programme disponible aux endroits suivants :

- Billetterie Articulée
- Maison de la culture Frontenac
- Maison de la culture Maisonneuve
- Le Lion d'Or
- Le Zest
- Librairies Champigny
- Librairies Renaud-Bray
- Archambault
- HMV
- Music World

► et dans plus de 150 points de distribution à Montréal

► www.netmusik.com/coupdecœur



billetterie Articulée  
300, boul. De Maisonneuve Est  
(514) 844-2172  
informations et billets

Agence partenaire  
CÉGP MAISONNEUVE  
MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC

Transporteur officiel  
Hydro Québec  
LE DEVOIR  
100.7  
Radio Canada

Ville de Montréal  
Québec  
Ministère de l'Emploi et de la Solidarité  
Fonds de lutte contre la pauvreté par la réinsertion au travail

Canada  
Patrimoine canadien  
Développement des ressources Humaines Canada

LES ARTS  
CINÉMA

# Tout pour les Témiscabitiens

L'Hexagone arrive en force au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

MARTIN BILODEAU

C'est le long métrage *Comme elle respire*, du Français Pierre Salvadori, qui ouvrira ce soir au Théâtre du Cuivre de Rouyn-Noranda le 17<sup>e</sup> Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. Au total, 79 films, en provenance de 16 pays, seront présentés jusqu'à jeudi soir, alors que le point d'orgue de l'événement réputé pour sa convivialité sera donné à grands coups d'archet par *Le Violon rouge*, très beau film du Québécois François Girard.

À l'avant-plan du festival: un menu comportant quelques 17 longs métrages, parmi lesquels quelques primés, dont le film de Salvadori, comédie sur la mythomanie avec Guillaume Depardieu face à une Marie Trintignant en menteuse de première. Celle-ci devrait nous en conter des belles ce soir à l'ouverture puisqu'elle accompagne le cinéaste à Rouyn-Noranda.

Toujours du côté de l'Hexagone, on verra également *Jeanne et le garçon formidable*, une comédie musicale réalisée en tandem, dans le style de Jacques Demy, par Jacques Martineau et Olivier Ducastel. Le nom du comédien Mathieu Demy, fils du défunt cinéaste (et d'Agnes Varda), est au sommet de l'affiche.

Le festival entretenant des liens très étroits avec l'Agence Québec-Wallonie Bruxelles pour la jeunesse, on en profite cette année pour rendre hommage au cinéma du plat pays en présentant les longs métrages *Max et Bobo*, de Frédéric Fonteyne, et *Le Nain rouge*, d'Yvan Le Moine, tous deux inédits au Québec.

Aussi, *Dancing at Lughnasa*, dernier-né de l'Irlandais Pat O'Connor (*Cal, Circle of Friends*), avec notamment Meryl Streep, passera par Rouyn, qui en a obtenu la première nord-américaine.

**Travailler pour le public**

«Se battre pour des exclusivités, ça donne des boutons. Nous, on veut être un plateau de diffusion intéressant, qui propose du cinéma de qualité. On travaille pour notre public», explique Jacques Matte, qui fréquente plusieurs festivals étrangers pour y dénicher les bons titres, tout en sachant qu'il peut aisément se faire doubler par les événements montrealais. En fait, Jacques Matte préfère jouer au stratège pour que la fête soit réussie. Ainsi, voulant présenter *C'tà ton tour, Laura Cadieux*, il a demandé au distributeur Alliance Vivafilm de retenir la copie destinée à Rouyn. De fait, les Témiscabitiens verront la comédie de Denise Filiatrault un mois après tout le monde, soit, mais au plus fort de la fête du cinéma.

Côté courts et moyens métrages,

le menu est aussi varié qu'épicé, avec 29 productions retenues. Ce soir, juste avant la projection de *Comme elle respire*, on projette *Les Mots magiques*, avec lequel Jean-Marc Vallée poursuit sa réflexion sur les rapports père-fils entamée dans *Les Fleurs magiques*. Un film qu'il faudra voir, aussi, pour Robert Gravel qui, en père alcoolique, a connu la sa dernière expérience des plateaux de cinéma. Parmi les 33 films d'animation, le festival propose deux hommages, l'un aux magiciens du sable que sont les Suisses Ernest et Gisele Ansonge (*Les Enfants de laine* ouvrira le bal, ce soir), l'autre à la cinéaste Suzanne Gervais. *Le Seuil*, tout dernier film de cette animatrice de l'ONF, sera au rendez-vous.

Si la ville de Québec affiche un manque criant de films de qualité venus d'ailleurs que des États-Unis, dans quelle proportion cette situation, imputable à un système de distribution incapable d'amortir le coût de ses copies ailleurs qu'à Montréal, affecte-t-elle une région comme l'Abitibi-Témiscamingue? D'après Jacques Matte, le FCAT ne répond pas à un manque criant de produits culturels de qualité — les artistes de la chanson passant par Montréal font presque toujours un détour par Rouyn-Noranda —, mais bien à une carence en cinéma autre qu'américain, carence à laquelle le Théâtre du Cuivre, dont il est le directeur, pallie à sa manière, pendant le reste de l'année, en programmant des films de répertoire.

Cela étant, les copies de *La Vie est belle*, *La Position de l'escargot* et *La Vie rêvée des anges*, programmés au festival, seront rapatriées à Montréal immédiatement après l'événement. Et cela même si, comme l'affirme le directeur du festival: «Les gens d'ici sont avides de culture et la région connaît une influence européenne très marquée». Viendront en témoigner, une fois de plus, les quelques 17 000 cinéphiles attendus par Jacques Matte et son équipe au cours des six prochains jours. Au fait, ça coûte combien, une copie de film?

# Le bum derrière Vampires

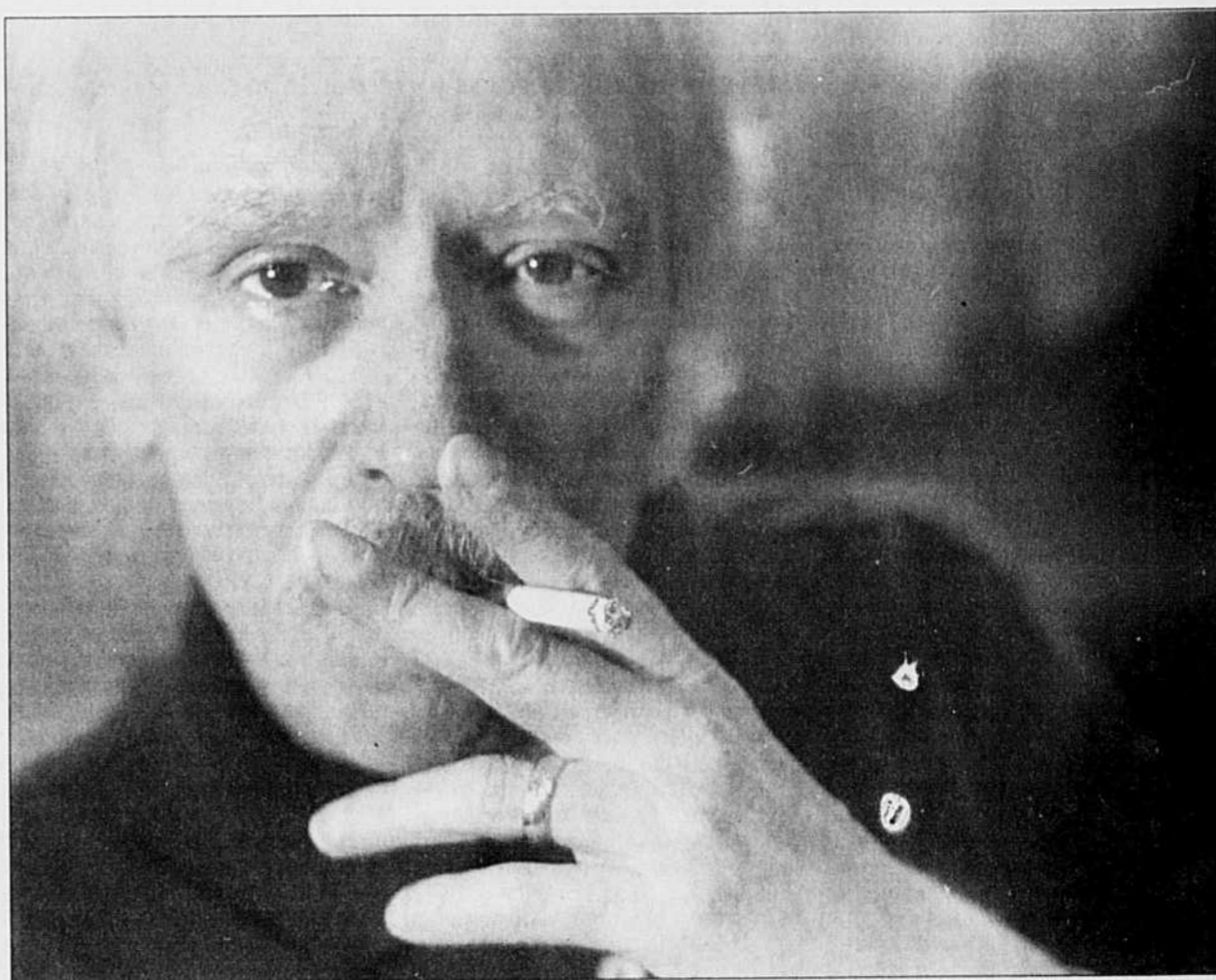
Les spectateurs de Fant-Asia avaient eu droit à la primeur mondiale de *Vampires*, alors que ce dernier-né de John Carpenter assurait la clôture du populaire événement estival, le 10 août dernier. À cette occasion, le vénéral et rarissime cinéaste de *Halloween* première mouture, de *Escape from New York* première moisson et d'une multitude d'autres incontournables (*The Thing*, *Christine*, *Starman*, *Fog*) d'un genre qui reprend aujourd'hui de la vitesse, est passé par Montréal.

MARTIN BILODEAU

Il est d'abord venu pour saluer les fans, qui lui ont réservé une ovation «monstre», mais aussi pour préparer la sortie de *Vampires* trois mois avant l'heure. Et l'essentiel de cette préparation consiste à rencontrer la presse. Un exercice auquel John Carpenter s'est livré, d'abord comme pour une visite chez le dentiste, puis avec résignation, enfin avec un certain enthousiasme. Tout ça en quinze minutes d'entretien, à la fin duquel l'homme confessa: «En France, je suis un auteur; en Allemagne, je fais des films d'horreur; en Angleterre, je suis un cinéaste; aux États-Unis, je suis un bum.»

Et il y reste, aux États-Unis, car c'est cette image de bum qui lui convient le mieux; c'est aussi celle qui le met constamment au défi d'aller au-delà des apparences, de faire un cinéma qui ne répond pas aux critères officiels, remue les spectateurs et rejette les schémas trop consensuels: «Je suis encore très attaché à l'esprit contestataire de ma génération, pour laquelle un film ou un roman ne doit pas nécessairement comporter une conclusion heureuse», explique le cinéaste de 50 ans.

Ainsi, dans la plupart de ses films, l'ennemi est la conséquence du mal causé par l'homme. «Il y a deux sortes d'horreur: l'une qui veut que le mal soit ailleurs; l'autre, qui dit que le mal est en nous. C'est cette dernière interprétation qui m'intéresse le plus, et c'est celle qui effraie le plus», conclut le créateur de Michael Myers, un personnage troublant,



MARTIN CHAMBERLAND LE DEVOIR

«Le plus difficile, dans ce métier, c'est de survivre», estime le cinéaste John Carpenter.

sorte d'excroissance déchainée de l'inconscient de ses victimes.

Avec *Vampires*, Carpenter s'attaque à un autre mythe, celui des princes de la nuit assoiffés de sang, mythe qu'il a transposé dans le Nouveau-Mexique d'aujourd'hui. «Je ne voulais pas faire un film d'horreur classique, un film d'époque avec des costumes de la période édouardienne, parlé avec l'accent européen, dans des châteaux pleins de toiles d'araignée. J'ai plutôt approché Vampires comme un western, puisque j'ai toujours aimé ce genre et ai toujours voulu en faire.»

**Une charge en règle**

Ce film — qu'il qualifie lui-même de *Wild Bunch* vampiresque — raconte l'histoire de chasseurs de vampires déterminés à épurer les petits villages ultra-catholiques du désert du Nouveau-Mexique, avec à sa tête un homme sans scrupules

(campé par James Woods) aux méthodes peu orthodoxes. Par la même occasion, Carpenter s'adonne à une charge en règle contre la rectitude politique liée aux comportements sexuels, la cigarette et la religion, faisant de son héros le symbole anti-rédempteur d'une époque où le vice était roi. Avec pour résultat un film provocant, où les forces du mal et les forces de l'ordre se livrent un combat sauvage. Un combat qui, comme toujours chez Carpenter, se voit illustré sans concessions et stylisé par des mouvements d'appareil très sophistiqués, qui répartissent la menace dans les deux camps, brouillent la frontière qui sépare le bien et le mal et réinterprètent les principaux éléments liés au mythe du vampire.

«À l'origine, *Dracula* symbolise la mort de l'aristocratie qui se nourrit du travail des classes ouvrières. Il

évoque aussi la sexualité refoulée au cours de la période victorienne», rappelle John Carpenter, qui a adapté ces éléments à l'ordre social contemporain.

Aujourd'hui, après 16 longs métrages échelonnés sur 24 ans, John Carpenter sent le besoin de se retirer quelque temps. Celui qui reste heureux qu'*Halloween* lui ait ouvert le chemin, que Hollywood lui ait donné les moyens de faire des films personnels, celui qui, aussi, estime que rien de tout cela ne serait arrivé n'eût été ses parents merveilleux, son amour pour le cinéma et la chance considérable qu'il a eue, estime aujourd'hui que «le plus difficile, dans ce métier, c'est de survivre». En cela, John Carpenter ressemble aux chasseurs de *Vampires*, qui luttent quotidiennement pour leur survie en exerçant avec intégrité et passion un métier dangereux.

FILM TONIC présente **revoir Julie** un film de Jeanne Crépeau avec Dominique Leduc, Stéphanie Morgenstern, Marcel Sabourin, Muriel Dutil

À L'AFFICHE AU CINÉMA PARALLÈLE DÈS LE 30 OCTOBRE...

**GRÂCE À VOUS, ALLIANCE VIVAFILM A VÉCU LA PLUS GROSSE SEMAINE DE SON HISTOIRE AU BOX-OFFICE! TOUJOURS N°1 APRÈS 3 SEMAINES!**

«UNE COMÉDIE SAVOUREUSE!»  
Huguette Roberge, LA PRESSE

«UN HIT JUSQU'À VANCOUVER!»  
Louise Blanchard, JOURNAL DE MONTRÉAL

**1 de fois MERCI**  
à Denise Filiatrault, réalisatrice, Denise Robert, productrice, et à tous les artisans du film.

EATON BQ  
COUP POUCE  
ALLIANCE VIVAFILM

Produit par Denise Robert

Un film de Denise Filiatrault

Ginette Reno et Pierrette Robitaille

**C'tà ton tour, Laura Cadieux**

**GAGNANT**

GRAND PRIX DU JURY - CANNES 1998

PRIX DU PUBLIC : FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL 1998, FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO 1998, SÉLECTION HUMOUR - FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE QUÉBEC 1998

«GÉNIAL! JE NE SERAIS PAS SURPRIS QUE LE FILM CONNAISSE LE SUCCÈS DE CINEMA PARADISO!»  
Luc Perreault, LA PRESSE

Une histoire inoubliable qui prouve que l'amour, la famille et l'imagination finissent toujours par triompher.

**LA VIE EST BELLE**  
(LA VITA È BELLA)

Version originale avec sous-titres français

UN NOUVEAU FILM DE ROBERTO BENIGNI

ALLIANCE VIVAFILM, MIRAMAX FILMS ET MARIO & VITTORIO CECCHI GORI PRÉSENTENT  
UNE PRODUCTION MELAMPO CINEMATOGRAFICA  
ROBERTO BENIGNI PRÉSENTE «LA VIE EST BELLE (LA VITA È BELLA)»  
ROBERTO BENIGNI, NICOLETTA BRASCHI  
SCÉNARIO VINCENZO CERAMI ET ROBERTO BENIGNI  
PRODUCTEUR DES SÉQUENCES EN TÊTE MARIO COTONE  
PRODUIT PAR ELDA FERRI ET GIANLUIGI BRASCHI  
RÉALISÉ PAR ROBERTO BENIGNI

MIRAMAX CITE DIGITAL ALLIANCE VIVAFILM

À L'AFFICHE!

version originale avec sous-titres français  
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DES JARDINS

version originale avec sous-titres anglais  
CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG

UN TRIOMPHE À L'OUVERTURE DU DERNIER FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL! GAGNANT DU PRIX DU MEILLEUR FILM CANADIEN AU 23<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO.

«Un film drôle. Un portrait d'époque touchant. Une pinte d'espoir.»  
Nathalie Petrowski, LA PRESSE

«Un Woody Allen à la québécoise. On découvre un autre Robert Lepage, c'est rafraîchissant!»  
Anne-Marie Cadieux est époustouflante!

Pénélope McQuaide, SALUT BONJOUR! TVA

À L'AFFICHE!

TOUS LES JOURS: 1:00 - 3:20 - 5:25 - 7:35 - 9:50

Une comédie de métrage de Robert Lepage

**No**

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerias)	LES CINÉMAS GUZZO LANGELIER 6	LES CINÉMAS GUZZO PARADIS
CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE	CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUAY ENCORE	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	MAISON DU CINÉMA BROSSARD	CINÉPLEX ODÉON SHERBROOKE
CAPITOL ST-JEAN	CINÉMA ST-EUSTACHE	FLIEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES	CARREFOUR QU NORD ST-JÉRÔME	CINÉMA 9 GATINEAU	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON
CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION	CINÉMA 9 ROCK FOREST	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE B	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE B	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE	CINÉ-ENTREPRISE Fleur de Lys GRANBY
LE CARREFOUR 8 JOLIETTE	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE	CINÉMA PINE STE-ADELE	CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	
GALLERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE	CINÉMA MAGOG MAGOG	VERSION FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS	CINÉMA LAURIER VICTORIAVILLE	CINÉ-ENTREPRISE CINÉMA DU CAP	CINÉMA LAURENTIN GRENVILLE

À L'AFFICHE!

www.alliance.ca

## Travailler avec ses émotions

Jean-Luc Bideau joue le rôle de Poussin dans *Le Violon rouge* de François Girard

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

En personne, il est sympa, rieur et curieux de tout, vraiment chouette à rencontrer. À l'écran, au fil des ans, il vieillit bien comme un bon vin. Quarante ans de carrière pour celui qui fut dans le sillage d'Alain Tanner et de Claude Goretta, la figure emblématique du cinéma suisse des années 70. Aujourd'hui, on aimerait le voir plus souvent, dans les rues de Montréal comme au cinéma. C'est qu'il ne joue pas assez au goût de ses fans, Jean-Luc Bideau. Acteur doté d'une gueule, d'une présence, d'un talent consacré, drôle et profond, avec un accent d'étrangeté; il apparaît çà et là, cantonné trop souvent aux rôles d'éternels seconds. Vous l'interrogez sur sa présence effacée, il ne sait que vous répondre. Négligence, injustice, manque d'imagination, facilité. Un peu tout ça. Le monde du cinéma européen est un petit circuit où les mêmes noms émergent tout le temps jusqu'à plus soif et où les autres piétinent en attendant leur tour de piste, même quand rien de rien ne le justifie.

Voici du moins qu'un de nos compatriotes lui donne un rôle intéressant. Dans *Le Violon Rouge* de François Girard, qui sortira la semaine



SOURCE FILM TONIC  
Jean-Luc Bideau dans *Le Violon rouge*

prochaine, c'est Jean-Luc Bideau qui incarne avec beaucoup de coffre, d'ampleur et de panache, le compositeur Nicolas Poussin dans la Vienne du XVIII<sup>e</sup> siècle.

À l'aéroport de Dorval, les gens l'arrêtaient sans avoir encore vu *Le Violon Rouge*. «C'est vous qui étiez dans Et la tendresse bordel?» Ça l'a fait rigoler. À ses yeux, cette comédie de Patrick Schulmann est le film le plus nul dans lequel il n'a jamais joué, ce qui ne l'empêche pas de demeurer imprimé dans la mémoire collective. Ces dernières années, on l'a vu aussi dans *Un Cœur en hiver* de Claude Sautet, «Mais j'aurais préféré le rôle-clé de Daniel Auteuil...» soupire-t-il.

### Pas comédien, acteur

Il a 58 ans, travaille beaucoup au théâtre, rêve d'incarner *Le Roi Lear*. Plus tard, peut-être.

Ni tout à fait Suisse, ni vraiment Français, avec son double passeport, ses doubles résidences, à Paris et à Genève, il a un petit côté Europe unie. Jean-Luc Bideau a prêté serment devant la statue de Marianne pour pouvoir jouer à la Comédie Française (qu'il vient de quitter), institution chauvine comme tout qui n'accepte que des citoyens de l'Hexagone. Il voudrait voyager sans passeport, rit un peu de ces histoires de frontières, se sent internationaliste.

Jean-Luc Bideau trouve qu'il a de la chance d'avoir été le phare du cinéma suisse de la décennie 70. On l'a vu notamment dans *La Salamandre* d'Alain Tanner, où il incarnait le journaliste sur les talons du personnage de Bulle Ogier, dans *James ou pas* et *Les Arpenteurs* de Michel Soutter, dans *L'Invitation* de Claude Goretta sur un air comique. Il a joué aussi pour Godard (*Passion*), Tavernier (*La Fille de D'Artagnan*), bien d'autres comme Rappeneau (*Tout feu tout flamme*), Tachella (*Le Voyage en Grande Tartarie*, avec Micheline Lanctôt).

«Je ne suis pas un comédien, je suis un acteur», proclame-t-il. La différence? «Les comédiens se font une idée de leur personnage. Ils possèdent une flexibilité sur lui. Un acteur fonctionne

d'avantage à l'intuition. Pour *Le Violon Rouge* par exemple, je connaissais peu la vie de Poussin, mon personnage. Disons qu'il était un musicien médiocre quoique très doué ayant quitté la France à la Révolution française pour se réfugier en Autriche, paumé. Je trouvais le Poussin assez fort dans le scénario pour ne pas chercher à explorer sa vie.» Acteur donc, plus que comédien. «Je ne peux travailler qu'avec mes émotions.»

Il a adoré faire équipe avec Girard pour lequel il n'a que des bons mots: «Sensible et précis à la fois, vraiment organisé, mais attentif aux suggestions des acteurs et charmant comme tout.» Bideau est habitué à l'école européenne avec des plateaux peignés qui roulent durant huit heures. La manière nord-américaine l'a un peu estomacé: 14 heures par jour, qu'il bossait. «Il fallait que mon personnage parle souvent allemand, un langage que j'écroche. Le petit garçon qui me donnait la réplique me reprenait tout le temps sur mon accent. C'était le monde à l'envers.»

Quand Jean-Luc Bideau regarde évoluer le cinéma européen, il trouve que ça ne va pas si mal après tout. «La relève française est dotée d'une énergie sans frein qui me rappelle l'éclat du cinéma suisse d'autrefois. Cette relève est moins didactique que les Godard (un vrai tyran), Chabrol, Truffaut de l'époque. Souvent le premier film des jeunes cinéastes d'aujourd'hui, réalisé sans argent, dans l'urgence, les contraintes, est leur meilleur. Quand le fric entre en jeu, on dirait que ça se dilue. Dommage! Au moins, Tanner a su longtemps durer.»

Des projets? Un film avec le Suisse Bataglia. Et puis, Bideau joue pour la télé, une série de type *Urgences*, dans laquelle il incarne un professeur atteint d'alzheimer, se dit que c'est un peu casse-gueule mais y va tout de même. Télé, cinéma, théâtre, il se promène, souhaiterait une plus grande avalanche de propositions mais se décrit comme un homme heureux de poursuivre jouer toute sa vie sans craindre d'être rattrapé par l'âge. «Après tout, il y en a qui continuent à 92 ans, alors?»



NEIL JACOBS  
Vampires de John Carpenter ne dépasse jamais la série B et une esthétique parfois douteuse.

## Hémoglobine corral

### VAMPIRES

Réal.: John Carpenter. Scén.: Don Jacoby, d'après le roman *Vampire* de John Steakley. Avec: James Wood, Daniel Baldwin, Sheryl Lee, Thomas Ian Griffith, Maximilian Schell. Image: Gary B. Kibbe. Montage: Edward A. Warschilka. Musique: John Carpenter. États-Unis, 1998, 107 minutes. Cinéplex-Odeon.

### ANDRÉ LAVOIE

Les vampires ont depuis longtemps quitté l'Europe centrale pour rejoindre nos contrées et ainsi troubler notre quiétude, recruter de nouveaux adeptes et, surtout, faire sonner le tiroir-caisse des studios qui les font renaître indéfiniment. Les adaptations cinématographiques du roman de Bram Stoker, *Dracula*, ne se comptent plus, sans oublier les nombreux produits dérivés — parlez-en à Christopher Lee! — ayant contribué à alimenter le culte pour ces créatures de la nuit. Sangsue sophistiquée qui tueur toujours avec une certaine élégance, elles ont connu des sorts bien différents entre les mains de Friedrich Murnau, Terence Fisher et plus récemment Francis Ford Coppola et Robert Rodriguez. C'est d'ailleurs plus du côté de l'esprit parodique de Rodriguez (*From Dusk Till Dawn*) que d'une vision baroque et esthétisante comme celle de Coppola (*Bram Stoker's Dracula*) qu'il faut situer *Vampires*, le nouveau film de John Carpenter, roi déchu du cinéma indépendant américain.

Que Carpenter s'intéresse aux vampires n'a rien de surprenant. On se demande tout de même pourquoi il a attendu aussi longtemps avant de visiter cette autre facette d'un cinéma fantastique dont il connaît toutes les ficelles sans toutefois réussir à égaler ses coups de maître que furent en leur temps *Halloween* et *Escape From New York*. Ces deux films sont pourtant déjà loin dans une filmographie qui compte son lot «d'horreurs» (*Elvis, the Movie, Big Trouble in Little China, Village of the Damned*). Après avoir roulé en Cadillac dans *Escape From L.A.*, le cinéaste renoue avec des moyens plus modestes et s'inspire encore une fois de son film fétiche, *Rio Bravo* d'Howard Hawks. Avec *Vampires*, il a concocté un film à la frontière du western et du gore, succombant également à la mode Tarantino où les tueries et les massacres sont «vachement cool».

James Wood a bien compris dans quoi il s'embarquait et il affiche ici une allure décontractée en toutes circonstances. Il se glisse dans la peau de Jack Crow, chef d'une bande d'exterminateurs de vampires, assisté dans sa tâche par Montoya (Daniel Baldwin). Les affaires ne vont pas trop mal jusqu'au moment où ils auront à affronter le «maître» des vampires, Valek (Thomas Ian Griffith), un dur à cuire que Crow qualifie de «fashion victim», seulement effrayé par la lumière du jour. Mais ce n'est qu'une question de temps avant de régler ce léger problème grâce à une croix qu'il recherche frénétiquement.

Alors que ses mercenaires tombent comme des mouches devant la dentition parfaite et les ongles effilés de Valek — pas mal pour un vampire de 600 ans! —, Jack Crow, en bon cowboy, parcourt les paysages désertiques de New Mexico à la recherche du malotru. Le temps presse puisque son amoureux du moment, Katrina (Sheryl Lee, la Laura Palmer de la série *Twin Peaks*), a goûté aux crocs acérés de Valek et risque fort de se transformer en vampire dans les prochaines 48 heures.

Les pérégrinations de ces chasseurs de vampires sont fortement assaisonnées de bagarres et tueries en tous genres, de massacres à la chaîne et de cascades d'hémoglobine. Carpenter multiplie les invraisemblances et joue sur cet effet d'accumulations, ce qui force davantage les rires que les frissons. Écartelé entre son désir de plonger dans les racines du western — un genre qui n'en finit plus de mourir pour mieux renaître de ses cendres — et ses ambitions «fantastiques», *Vampires* ne dépasse jamais la série B et une esthétique parfois douteuse, parfois surfaite. Et je vous épargne le couplet de la violence gratuite, célébrée une fois de plus comme l'ultime solution aux maux de toute l'humanité.

Ce film de John Carpenter devra être rangé parmi ses efforts peu louables, ses productions réalisées à la va-vite pour ne pas perdre la main, bref quelque part dans un musée des horreurs. On songe déjà à une salle portant son nom...

## Mélodrame moralisant

### THE MIGHTY

De Peter Chelsom. Avec Elden Johnson, Kieran Culkin, Sharon Stone, Gena Rowlands, Harry Dean Stanton, Gillian Anderson. Scénario: Charles Leavitt. Image: John De Borman. Montage: Martin Walsh. Musique: Trevor Jones. États-Unis, 1998, 100 minutes.

### MARTIN BILODEAU

La publicité annonce *The Mighty* comme étant le *Good Will Hunting*.



KERRY HEYES  
Sharon Stone dans *The Mighty*

ting de la saison, c'est-à-dire une œuvre apparemment anodine mais rassembleuse, portée par des qualités de cœur et d'esprit. Or, ce troisième long métrage de l'Anglais Peter Chelsom (*Hear My Song, Funny Bones*), n'a en commun avec le film de Van Sant que son distributeur, qui de son côté peut prétendre ce qu'il voudra et espérer rire à nouveau sur le chemin de la banque. Rira bien...

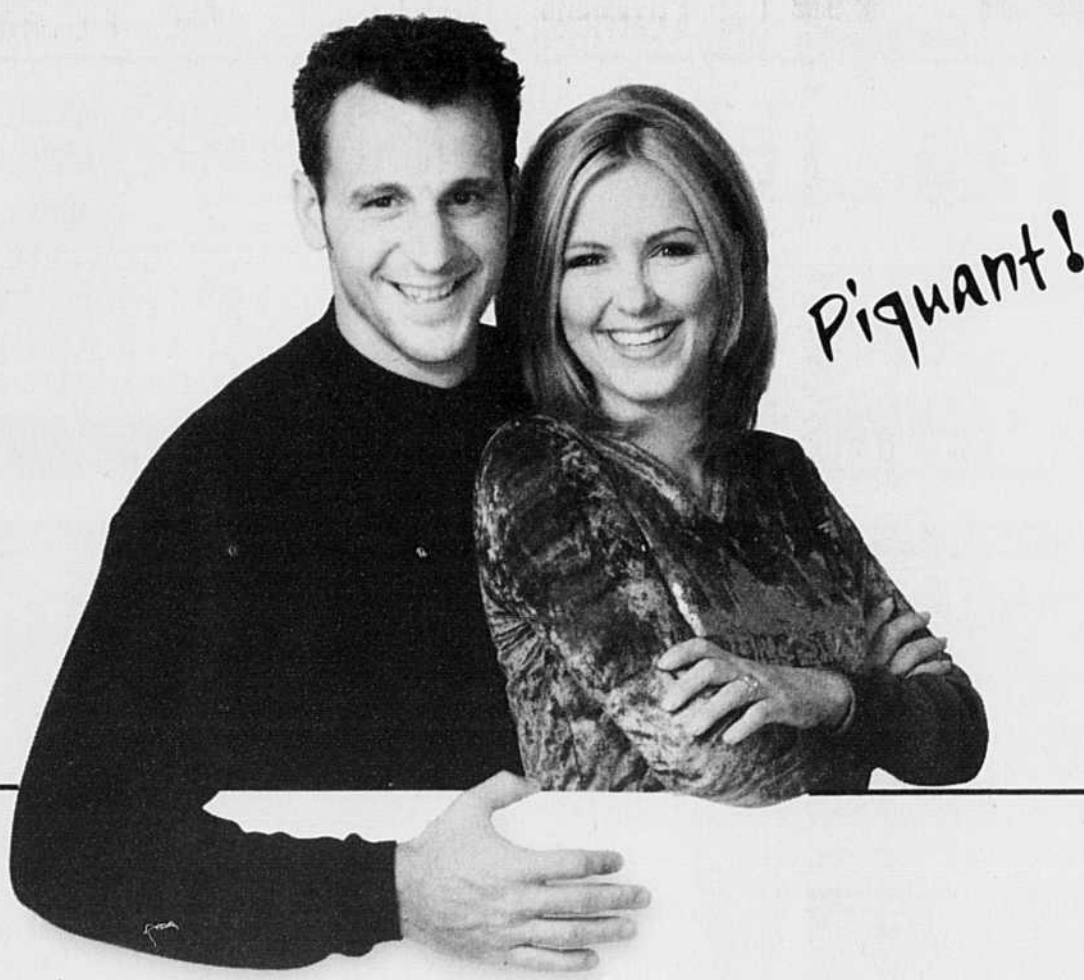
Inspiré du roman de Rodman Philbrick intitulé *Freak the Mighty*, ce mélodrame aux accents comico-fantastiques repose sur le face-à-face de deux garçons de 13 ans, l'un géant, replié sur lui-même et à peu près ignare (Max, campé par l'excellent Elden Henson), l'autre brillant, gravement handicapé et fana des légendes de la Table ronde (Kevin, interprété par Kieran Culkin, frerot de Macauley). Voisins depuis peu, ces deux outsiders élevés, Max par ses grands-parents (Gena Rowlands et Harry Dean Stanton), Kevin par sa mère célibataire (Sharon Stone), optimiseront leur potentiel — le premier en devenant la monture du second et ce dernier en mettant ses cellules grises au service de son ami — qui leur permettront de sortir de leurs donjons respectifs et d'affronter les voyous d'un quartier populaire de Cincinnati. Jusqu'à ce que la véritable épreuve, alors que le père assassin de Max (James Gandolfini) est libéré de prison et que l'état de santé de Kevin s'aggrave dangereusement, engage ces preux chevaliers dans un dernier combat.

sement, engage ces preux chevaliers dans un dernier combat.

Ce récit initiatique sur l'ouverture au monde de l'imaginaire n'est pas vraiment neuf, et le traitement qu'en donne Peter Chelsom sent lui aussi la redite. *The Fisher King*, de Terry Gilliam, n'avait-il pas ratissé, avec plus de fantaisie et moins de moralisme, ce carrefour où se croisent les mondes contemporain et médiéval? Cette odyssée de deux gamins contre les forces du mal, jouée dans l'obéissance aux règles de la chevalerie selon lesquelles «un chevalier démontre sa valeur à travers ses exploits», puis illustrée en conséquence par l'apparition de personnages qui prolongent l'imaginaire du tandem, évalue rapidement tous ses ressorts et nous laisse avec l'impression que ce projet singulier a été détourné par Disney.

Plusieurs acteurs secondaires alimentent ce malaise, à commencer par Gena Rowlands et Harry Dean Stanton, deux acteurs de renom réduits à l'état de parures par le scénario de Charles Leavitt. Ce qui a pour effet de servir Sharon Stone qui, dans ce registre limité de maman attentionnée et lumineuse, sorte de Guenièvre abandonnée par Lancelot, livre une performance honorable, malgré quelques moments d'émotion servant presque uniquement à lui ouvrir la route des Oscars. Autre changement de registre, celui opéré par Gillian Anderson, la sceptique Scully de la série *The X-Files*, qui se métamorphose ici en prostituée au cœur d'or et se révèle efficace et pleine d'humour malgré ce personnage lutinesque excessivement typé.

Enfin, avec ses industries polluantes, ses décalages socioéconomiques marqués, ses familles brisées — dont celles de Max et Kevin sont emblématiques du phénomène —, Cincinnati, qui ressemble à un Camelot qui aurait abdiqué devant la nature destructrice des hommes, constitue le principal personnage de cette odyssée. Une odyssée attrayante (grâce notamment à la photo de John De Borman), mais autrement limitée par un scénario trop schématique, une musique appuyée, ainsi qu'une mise en scène dépourvue du souffle qui ferait d'elle l'œuvre épique à laquelle Chelsom aspire. Une œuvre qui, comme *Good Will Hunting*, transcenderait ses propres méthodes pour atteindre le degré cinéma.



Piquant!

«Tout l'monde debout»  
avec Patrick Huard  
et Véronique Cloutier

Du lundi au vendredi  
de 6h à 9h



Michel Girouard  
Chronique artistique/jet set  
Vers 7h 10  
du lundi au vendredi

ÉMOTION ROCK  
CIEL  
98,5 FM



Entrée : 6,00 \$  
(don versé au fonds de secours des élèves)  
Réservations : (514) 873-4283

Gouvernement du Québec  
Ministère de la Culture  
et des Communications

cadm  
Conservatoire  
d'art dramatique  
de Montréal  
L'Assemblée des Femmes  
d'Aristophane  
adaptation Robert Merle  
mise en scène Brigitte Haentjens  
du 30 octobre au 7 novembre 1998 à 20 h  
(relâche le dimanche 1<sup>er</sup> novembre)  
Studio-théâtre Jean-Valcourt  
100, rue Notre-Dame Est (métro Champ-de-Mars)

Québec

LES ARTS

CINÉMA

# Droit au cœur

**LA VIE EST BELLE**  
(La Vita è Bella). Réal: Roberto Benigni. Scénario: Roberto Benigni et Vincenzo Cerami. Avec Roberto Benigni, Nicoletta Braschi, Giustino Durano, Sergio Bustric, Giorgio Cantarini, Marisa Paredos. Image: Tonino Delli Colli. Musique: Nicola Piovani.

**ODILE TREMBLAY**  
LE DEVOIR

Roberto Benigni a réussi l'impossible: brosser une comédie sur le thème de l'Holocauste, faire rire et pleurer avec un génocide qui ne prête pas à rigolade, viser le cœur. *La Vie est belle*, dans laquelle Benigni s'est donné le premier rôle auprès de son épouse Nicoletta Braschi, constitue un tour de force plutôt qu'un grand film. C'est à titre de tour de force qu'il mérite le succès immense récolté sur son passage. À Cannes, où le film a remporté le grand prix du jury, c'est l'émotion qui se voyait primée, le doigté aussi. Voici l'histoire impossible d'un père (Benigni) soucieux de protéger son enfant de l'horreur qui, dans un camp de concentration, parvient à lui cacher l'insoutenable. Tel est du moins le propos de la seconde partie du film, celle qui s'imprime en mémoire, dans ce camp vaguement inspiré d'Auschwitz, réinventé, presque stylisé, sur une histoire bouleversante d'amour paternel.

Décortiquer le produit, signifie pourtant y trouver des failles. Cinématographiquement parlant, *La Vie est belle* apparaît comme une œuvre facile. Sa valeur est ailleurs, sa charge tient dans son thème, dans le dosage entre émotion, rire et pure tragédie, dans le contraste établi entre la tendresse d'un père et le cauchemar du cadavre.

Le film est divisé en deux parties: la première proprement burlesque, la seconde à très haute teneur dramatique. Or elle paraît bien longue, cette première partie, et les gags assez gros, en somme. Benigni y incarne Guido, un joyeux luron généreux et iconoclaste d'origine juive qui atterrit en ville, s'éprend d'une institutrice Dora (Nicoletta Braschi) dans une Italie où gronde les premières clameurs fascistes. Comment il gagnera la cœur de la belle et l'enlèvera le jour de ses fiançailles avec un triste sire; telle est le propos de cette longue introduction au drame qui se jouera.

Partie 2: Un enfant naîtra, Giosué (Giorgio Cantarini), et les grands-mères fascistes dégrèneront en



Giorgio Cantarini dans *La vie est belle* de Roberto Benigni

lois anti juives et en déportation massives de Guido et de son fils, suivis par Dora qui choisira de monter à leur suite dans le train de l'Holocauste.

Benigni, cinéaste, acteur et clown à la fois, avait réalisé jusqu'ici des comédies fort populaires comme *Johnny Stecchino* et *Le Monstre*, guerre transcendante toutefois. Avec cette première partie de *La Vie est belle*, il ne s'élève guère au dessus de son niveau, et même piétine longtemps. Benigni s'est amusé à peindre longuement des personnages dans un univers de quotidien, puis à les plonger dans l'horreur. Peut-être eut-il dû y plonger plus vite afin d'atteindre d'entrée de jeu sa charge émotive.

C'est dans ce camp de travaux forcés où les enfants disparaissent un jour pour prendre le chemin des chambres à gaz que Guido inventera de pieux mensonges en laissant croire à son enfant caché que cet enfer n'est que le cadre d'un grand jeu.

Certains reprochent au film son maque de rigueur historique, mais, pleinement documenté, Benigni a voulu déroger pour mettre l'Holocauste au service de son histoire d'amour paternel. Or, c'est en dérogeant qu'il parvient à bouleverser. Aux yeux du cinéaste italien: «Ce

n'est pas ce qui est vrai qui est beau, mais ce qui est beau qui est vrai.» Son film constitue un combat entre les forces d'amour et la puissance de haine. Si l'amour finira par triompher, c'est par-delà la mort et la tragédie, en prenant le pari de l'espoir. Qu'importe si la vraisemblance n'est pas toujours au rendez-vous. Le film est une fable avant tout et doit être accueillie comme telle.

Prouesses d'interprétation? Même pas. Benigni en fait trop dans le cabotinage et la grimace. Ses meilleurs moments dramatiques surgissent en de soudains revirement de gravité, rares pourtant. Le film est imparfait mais trouve sa pleine rédemption dans le doigté avec lequel Benigni traite son thème explosif, dans une charge émotive vraiment puissante qui atteint le public droit au cœur.

# La clé des champs

**REVOIR JULIE**

Réal. et scén.: Jeanne Crépeau. Avec Dominique Leduc, Stéphanie Morgenstern, Marcel Sabourin, Muriel Dutil. Image: Michel Lamothe. Montage: Myriam Poirier. Musique: Karen Young. Canada, 1998, 92 minutes. Au cinéma Parallèle du 30 octobre au 20 novembre.

**ANDRÉ LAVOIE**

Il serait sans doute hasardeux de parler d'une tendance, encore plus d'un courant, mais plusieurs cinéastes québécois semblent enfin commencer à en avoir marre du Plateau Mont-Royal. Depuis la rentrée automnale, ils nous invitent à prendre le large, ou du moins à respirer un autre air que celui du Montréal des cafés branchés et des appartements exigus et mal éclairés. Denis Villeneuve a choisi l'Utah, Robert Lepage le Japon et, sans surprise, Jean-Pierre Lefebvre retournait une fois de plus dans les espaces qui servent de toile de fond à la majorité de ses films, les Cantons-de-l'Est. Dans *Revoir Julie*, la réalisatrice Jeanne Crépeau a également pris la clé des champs et la direction des Cantons-de-l'Est, installant autour de ses deux personnages un décor bucolique propice aux retrouvailles, aux confidences et aux confessions.

Venant en premier sur sa liste, Juliet (Stéphanie Morgenstern), malgré son emploi du temps fort chargé, même si elle admet sans honte cultiver l'art de la paresse, a décidé de revoir Julie (Dominique Leduc). Quinze ans de silence ont passé depuis leurs frasques d'adolescentes et Juliet anticipe cette rencontre qu'elle croit décisive. Elle retourne donc sur les lieux de son enfance, retrouvant Julie qui s'explique mal cette visite inattendue et faussement spontanée. Balades en forêt, pêche à la ligne et visites chez des voisins depuis longtemps oubliés serviront de prétexte pour réveiller la flamme de Juliet envers Julie. Des élans de passion qui ne seront pas sans causer quelques maux de tête et malentendus.

Après *Le Film de Justine* (1989),

Jeanne Crépeau aborde de manière plus franche et plus directe le thème du lesbianisme, sans pour autant tomber dans le brûlot politique ou le pamphlet militant. La réalisatrice concentre presque exclusivement son regard sur la sphère du privé, de l'intime, délaissant presque complètement la dimension sociale et culturelle du sujet; seule la mère de Julie (Muriel Dutil) vient temporairement briser leur isolement, et son embarras témoigne du malaise que ces amitiés particulières peuvent encore susciter. Malgré le caractère convenu du sujet — ce n'est pas parce qu'il s'agit d'amour entre femmes que le film prend des allures révolutionnaires —, Jeanne Crépeau réussit à insuffler un peu d'humour et à suspendre judicieusement le récit par de petites échappées «documentaires» sur la botanique, la géologie et... la fabrication des produits de l'étable. Et il faut également compter sur les inévitables flash-back qui nous éclairent sur la relation passée des deux femmes et son interruption aussi brutale qu'imprévue.

Le caractère ludique de *Revoir Julie*

ne masque pourtant pas ses mal-adresses et ses faiblesses, surtout du côté d'un scénario qui croule parfois sous les dialogues trop littéraires que les deux actrices, Stéphanie Morgenstern et Dominique Leduc, arrivent mal à livrer de manière fluide et spontanée. On ne nous épargne pas non plus les inévitables souvenirs d'écolières et les anecdotes sans importance qui prennent beaucoup de place et finissent par alourdir un récit fragilisé par son côté anecdotique, voire trivial. Elles défendent leurs personnages avec un bonheur inégal, souvent plus à l'aise dans le registre comique que dramatique, comme dans cette scène où Juliet ne fait que bavarder en épluchant une pomme de terre tandis que Julie, à la vitesse de l'éclair, prépare tout le reste du repas sans l'ombre d'une tache sur son tablier.

Epuré de ses longueurs et avec une attention plus grande accordée à ses comédiennes, Jeanne Crépeau nous aurait sans doute livré un *Revoir Julie* plus émuant et tout aussi amusant. Tel quel, son sujet semble parfois se perdre dans le paysage, même si celui-ci est magnifique.



Dominique Leduc et Stéphanie Morgenstern dans *Revoir Julie* de Jeanne Crépeau

**CINÉMA ST-LÉONARD**  
9480 LACORDAIRE 324-9227  
En tout temps 2 \$ + taxes  
relâche les lundis  
Grandes-Prairies

COUP DUR (13)  
54 v.f. (13)  
ARMAGEDDON v.f. (G)  
LE NEGOCIATEUR (13)  
A TOUT JAMAIS (G)  
BLADE v.f. (16)

CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

MURIEL MAYETTE **dis-moi que je rêve** FRÉDÉRIC PERROT  
À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODEON COMPLEXE DESJARDINS  
Tous les jours: 2:00 - 4:40 - 7:20 - 9:35  
REMSTAR

LE CANAL NOUVELLES **LE DEVOIR** ET CITE rock détente 107.3 FM  
INVITENT 300 PERSONNES À L'AVANT-PRÉMIÈRE DU FILM

Remstar Distribution, Les Productions des Films de l'Autre et Film présentent  
Victor Lanoux  
Mirella Tomassini  
Pascale Montpetit  
Dino Tavarone  
Henri Chassé  
Jude-Antoine Jarda

**LA POSITION**

**DE L'ESCARGOT**  
un film de Michka Saäl

LE MERCREDI 16 NOVEMBRE À 19H30 AU CINÉMA QUARTIER LATIN

POUR PARTICIPER  
remplissez le coupon publié les 31 octobre, 2, 3, et 4 novembre 1998 et retournez-le à l'adresse suivante:

CONCOURS LA POSITION DE L'ESCARGOT  
Remstar Distribution  
85 Ouest, rue St-Paul, suite 530  
Montréal (Québec)  
H2Y 3V4

NOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_  
TÉLÉPHONE (JOUR) \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE (SOIR) \_\_\_\_\_  
prière d'écrire lisiblement

**LES WEEK-ENDS DE L'ONF**  
Silence... On jase!

**VENDREDI 6 NOVEMBRE**  
Soirée d'ouverture  
20 h  
Ludovic  
Oumar 9-1-1  
STÉPHANE DROLET

**SAMEDI 7 NOVEMBRE**  
13 h 30  
Mon enfant, ma terre  
Le Pont de l'exil  
\*JEAN-PIERRE GARIÉPY

15 h 30  
Mémoire Moire des souvenirs  
L'Heure zulu

19 h  
Ludovic  
Père pour la vie  
\*JEAN-THOMAS BÉDARD

21 h  
Ludovic  
Les Enfants de Refus global  
\*MANON BARBEAU

**DIMANCHE 8 NOVEMBRE**  
13 h 30  
Le Seuil  
Le Prix de la vie  
\*BRUNO BAILLARGÉON

15 h 30  
Piégés  
Turbulences  
\*CAROLE POLIQUIN

UNE RÉTROSPECTIVE DES FILMS DE L'ANNÉE EN PRÉSENCE DES CINÉASTES\*

Les vendredis, samedis, et dimanches du 6 au 22 novembre

Au Cinéma ONF  
1564, rue St-Denis  
Berri-UQAM

Renseignements: 496-6895  
Prix: 4 \$

www.onf.ca/week-ends

«Une véritable splendeur!»  
• Marc-André Lussier / RADIO-CANADA

SÉLECTION OFFICIELLE  
Cannes 1998

«Pascale Bussièrès est éclatante et Alexis Martin est le héros romantique par excellence...»  
• Juliette Ruer / VOIR

«Une histoire captivante et touchante... N'attendez pas au 32 août prochain pour vous laisser séduire... 4/5»  
• Paul Villeneuve / LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«Un film sensible et poétique, deux comédiens fabuleux...»  
• Catherine Vachon / LE GRAND JOURNAL

«Une émotion intense... un humour intelligent.»  
• Huguette Roberge / LA PRESSE

**Un 32 août sur Terre**  
un film de DENIS VILLENEUVE  
avec PASCALE BUSSIÈRES ALEXIS MARTIN

Produit par ROGER FRAPPIER

Images ANDRÉ TURPIN son DOMINIQUE CHARTRAND, MARTIN PINSONNAULT, HANS PETER STROBL et LOUIS HONÉ  
Montage JEAN BABIN Costumes SUZANNE HAREL Musique PIERRE DESROCHERS et NATHALIE BOLEAU  
Danse ROBERT CHARLEBOIS et JEAN LÉLOUP Chorégraphie SOPHIE LEBLOND Producteur SYLVIE DE GRANDPRE Réalisateur DENIS VILLENEUVE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

PARISIEN PARISIENS FÉDÉRALIENS VERSAILLES

FESTIVAL DE FILMS **cinemania** FESTIVAL DE FILMS EN FRANÇAIS SOUS-TITRÉS EN ANGLAIS  
5-15 novembre 1998  
INFO-FESTIVAL: 514.878.0082  
www.generation.net/cinemania

PRÉVENTE MERC. 4 NOV. ET JEUDI 5 NOV. DE 17H À 21H  
AU MUSÉE DES BEAUX ARTS, AUDITORIUM MAXWELL-CUMMINGS (1379 Sherbrooke Ouest)  
CATALOGUE DU FESTIVAL GRATUIT DISPONIBLE À L'AUDITORIUM DES LE 30 OCTOBRE

Film d'ouverture **PAPARAZZI**  
un film de Alain Berberian

## La Grande Illusion

Denoncourt chez Duceppe. Godin chez Filippo. Quelques éléments croisés d'un nouveau spectacle lancé hier soir, à la Place des Arts, autour de *La Grande Magia*, d'Eduardo de Filippo, parfois présenté comme le Molière moderne de l'Italie. Serge Denoncourt est aux commandes. Jacques Godin mène la charge. Attention! Illusion devant...

STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

La scène est dans la salle. Dans la salle de spectacle d'un vieil hôtel d'Italie, où un vieux magicien exerce son art de pacotille. Pour son numéro vu et revu de la spectatrice-qui-disparaît-dans-une-boîte, l'illusionniste choisit l'épouse de Calogéro, un mari maladivement jaloux. Abracadabra, elle n'est plus là! Exactement comme le souhaitait la femme adultère et son amant. Le magicien remet alors au cocu un écrin en lui expliquant que sa femme y est maintenant enfermée. Il précise aussi que la disparue réapparaîtra s'il garde le coffret scellé et croit fermement à la fidélité de la coquine de concubine...

Bref, cette *Grande Magia* raconte une petite histoire diabolique. Une parabole sur notre pauvre condition de roseaux pensants, déchirés entre la

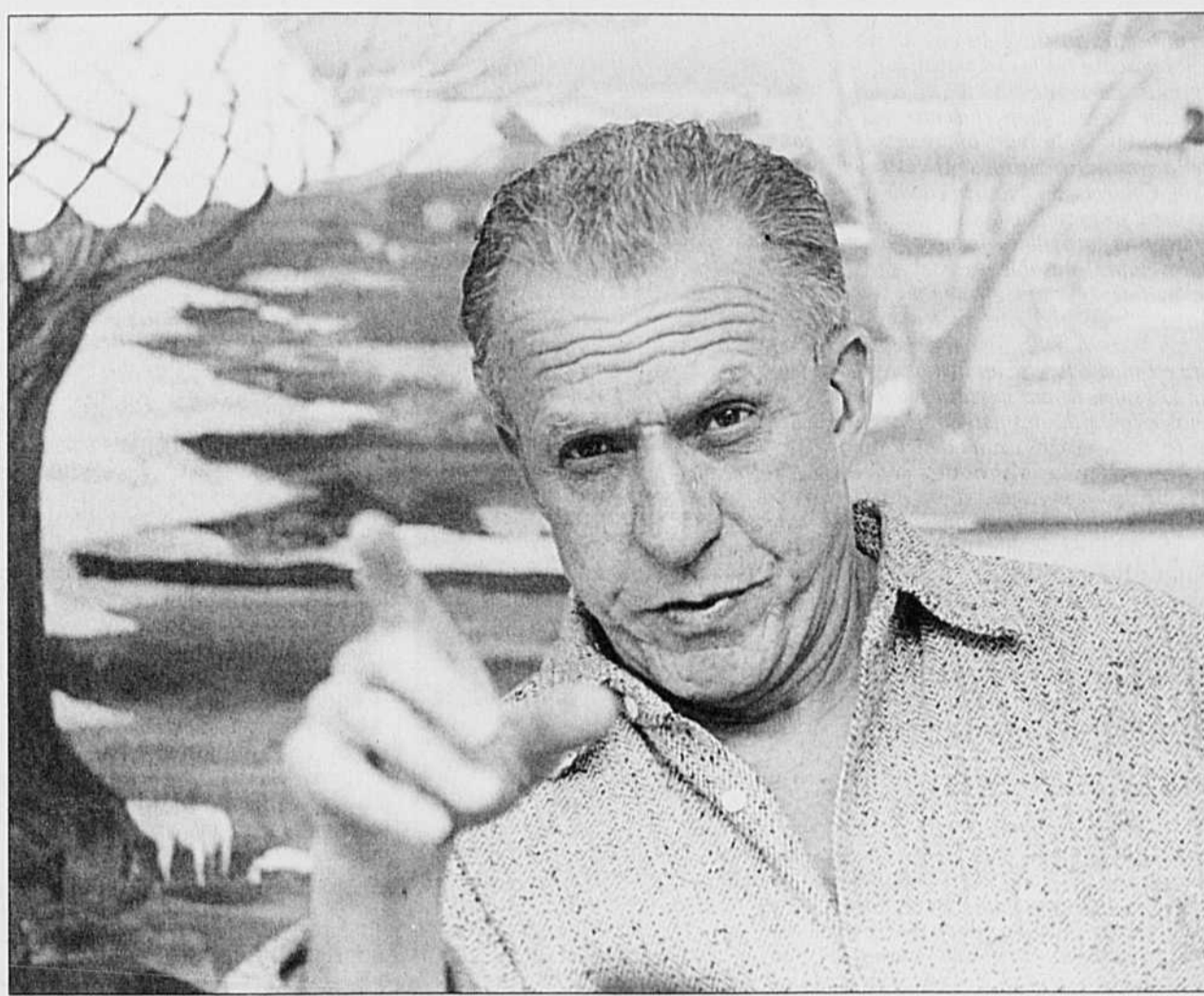
cruelle réalité et les charmes apaisants de l'illusion. Le désert tue. Le mirage sauve.

Ce lapin des scènes, tenu par les oreilles, est proposé par Eduardo de Filippo (1900-1984). Enfant de la balle — il a joué son premier rôle à quatre ans, dans le théâtre paternel — metteur en scène, animateur de troupe, il a écrit de nombreuses comédies, dont au moins trois chefs-d'œuvre: *Noël chez Cupiello* (1931), *Napoli Milionari* (1945) et *Filumena Marturano* (1946). Après la Seconde Guerre mondiale, les pièces du Napolitain, toujours situées dans un cadre quotidien et populaire, ont pris un travers plus amer.

La Compagnie Jean Duceppe a demandé à Serge Denoncourt de tenir la baguette magique. Son mentor italien, Giorgio Strehler, décédé l'an dernier, a monté cette pièce au début de la décennie. Du Streh-

ler pur jus, selon les commentaires d'alors, alliant la réflexion sociale, le

*J'ai monté ce spectacle avec une machine qui peut constamment être décodée.* — Serge Denoncourt



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Jacques Godin en entrevue

scène qui mène sa barque d'illusion. Et la nave va!

Cette mise en abîme de l'illusion magique par l'illusion scénique se répercute à l'infini. Le scénographe Guillaume Lord a par exemple imaginé une grande boîte contenant le spectacle, mais ouverte sur la salle. «Rien ne vient des coulisses, dit le metteur en scène. Tout arrive dans la boîte et va finir dans la boîte. Mais il y a très peu de réelle magie dans le spectacle. On est toujours dans le clinquant, dans le truc apparent, à la limite entre le faux et le plausible. Le côté raté est assumé et même illustré: à un moment deux personnages partent en bateau dans une imagerie épouvantable de photo-roman à l'italienne, avec une mer de carton-pâte, un ventilateur pour le vent et des spots visibles. J'ai monté ce spectacle avec une machine qui peut constamment être décodée.»

Denoncourt a confié le rôle du grand mystificateur à Jacques Godin, qui donnera la réplique à Monique Miller, Germain Houde, Antoine Durand et une quinzaine d'autres comédiens. Godin a déjà un peu frayé dans le showbiz des cabarets avec *Johnny Mangano and his Astonishing Dogs*, de la série «Trois petits tours», de Michel Tremblay. Un autre grand auteur passionné par les univers bas de gamme. «Pour moi, c'est un peu le même personnage, un petit magicien ratoureux, qui berne les gens sur scène comme dans la vie, dit celui qui n'a pas vu la production italienne en tournée à Montréal. Ce n'est pas un gars de grande classe. Aussitôt qu'il en a la chance, il embobine le monde autour de lui, en se servant de ses tours et de ses théories un peu fumeuses.»

En même temps, ce personnage porte le rapport à l'illusion, au besoin de croire même aux pires absurdités, au cœur de cette «proposition théâtrale», comme dirait Winston. «C'est un thème, dit le militant des droits des animaux. Souvent, en défendant cette cause, je croise des gens entêtés qui refusent de croire même les preuves les plus solides. Mais dans *La Grande Magia*, on comprend aussi que certains mensonges aident à vivre, tout simplement.»

Godin a même suivi des cours avec un vrai de vrai illusionniste. Il s'est exercé. Tout le reste de sa vie il pourra émerveiller les petits enfants pendant les parties de famille. «Il exécute très bien des tours simples, dit son metteur en scène. La grande magie, c'est quand il fait disparaître la fille avec sa magouille. La grande magie, en fait, c'est de pouvoir faire croire n'importe quoi à quelqu'un. Mais la plus grande magie encore, c'est d'y croire. C'est une pièce sur la foi. La leçon nous dit: si on y croit, ça peut exister. On peut croire que notre femme est dans une petite boîte, surtout si c'est notre seule façon d'échapper à la réalité, pour survivre.»

plaisir du jeu et la maîtrise de l'illusion scénique, particulièrement des éclairages, conçus par le grand maître lui-même. La production du Piccolo Teatro a même été vue ici, à Montréal, en version originale.

Et la nave va!

«J'ai tellement aimé ce spectacle que j'ai d'abord refusé l'offre de Duceppe de le remonter», explique Serge Denoncourt. La compagnie a maintenu la pression pendant deux années et demi avant de faire craquer le plus strehlerien de nos metteurs en scène. «Je me suis dit que si on ne montait plus ce que Strehler ou d'autres ont déjà très bien monté, on ne toucherait plus à grand chose, poursuit-il. En plus, le temps passant, j'ai réussi à développer une autre lecture de cette pièce complexe, à cheval sur le comique et le tragique.»

En un mot, Denoncourt a choisi de rendre hommage au cinéma italien d'après-guerre, pas celui du réalisme, plutôt celui de l'humour fellinien et de la folie napolitaine. «On travaille autour de cette imagerie aseptisée, où les femmes étaient très belles, les hommes très beaux. Ce choix permet de doubler la référence à l'illusion. Dans le spectacle, un magicien mène un gars en bateau; au-dessus de tout ça, il y a un metteur en

Tchékhov en stock

## La cinquantaine pour Denoncourt

LE DEVOIR

Après *La Grande Magia*, chez Duceppe, le boulimique des planches Serge Denoncourt va s'attaquer au premier volet d'un ambitieux cycle d'exploration du Théâtre de l'Opsis, autour de l'œuvre d'Anton Tchekhov. Denoncourt, cofondateur de la compagnie, a conçu et mis en scène un spectacle inti-

tulé *Je suis une mouette...* (non ce n'est pas ça), inspiré évidemment de *La Mouette*. La pièce coproduite par le Quat'Sous sera présentée dans la petite salle de l'avenue des Pins, à Montréal, à compter du 25 janvier.

Denoncourt a écrit ce spectacle à partir de plusieurs rencontres qu'il a eues avec des comédiens. «La mouette parle du théâtre, dit-il. On a dialogué pendant, quoi, 25 heures. J'ai posé des centaines de questions. Ils ont répondu. Maintenant je vais mettre ces propos recueillis en forme. C'est un spectacle réflexion, qui ouvre le Cycle Tchekhov.»

Il avertit que ce le résultat ne sera pas statique. «Ce qui s'est dit à la table, je vais le faire faire. Normalement, un metteur en scène expose ses idées. Là on va exposer celles des acteurs.»

Ce sera d'ailleurs la cinquantième mise en scène de Serge Denoncourt et sa dernière avant l'année sabbatique qu'il passera en Europe en 1999. Il occupera le Studio du Québec à Paris pendant la moitié de son séjour.

L'ensemble du parcours tchékhovien, lui, va s'étendre sur trois ans, jusqu'en 2001. Il sera ponctué d'ateliers de recherche, de lectures publiques et d'autres productions scéniques. Ce Cycle Tchekhov a été imaginé par Luce Pelletier, directrice générale et artistique de l'Opsis.

Tout de suite après *Je suis une mouette...*, dès le mois de mars, l'Opsis va enchaîner avec un atelier dirigé par Luce Pelletier portant sur *Les trois Sœurs*, présenté au Théâtre de la Ville, à Longueuil. Cette première année d'activité comprend également trois classes de maître, dirigées par des professionnels russes installés à Montréal. La première sera offerte en novembre par Oleg Kisseliov.

On peut se procurer un forfait «Tchékhov à la carte», au coût de 45 \$ pour trois spectacles. On se renseigne au 522-9393.

S.B.

Guy de Maupassant  
**Le Horla**

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

Avec : Patrick Quintal  
Mise en scène : Carole Nadeau  
Éclairages : Cathéri Barbeau  
Décor et costumes : Louis Hudon  
Musique : Jacques Jobin  
Régie : Lillie Bergeron

Du 28 octobre au 14 novembre 1998  
du jeudi au samedi 20h30

Billetterie 514 253-8974  
SALLE FRED BARRY  
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

BILLETTS 514 790-1245 1 800 361-4595

PRODUCTION DOUBLE SIGNE

Logo: Ville de Sherbrooke, Télé-Québec, COMITÉ DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC

Le THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE en coproduction avec le THÉÂTRE LES GENS D'EN BAS présente en collaboration avec LES ARTS du Maurier

**Tout bas... si bas**  
De Koulsy Lamko

Mise en scène: MARTIN FAUCHER  
Assistance à la mise en scène: JEAN GAUDREAU  
Interprètes: VALÉRIE BLAIS, PATRICE COQUEREAU, PHILIPPE COUSINEAU, STÉPHANE DEMERS, MURIEL DUTIL, GÉRALD GAGNON, LUC MORISSETTE et MARYSE POULIN  
Concepteurs: ANGELO BARSETTI, RAYMOND MARIUS BOUCHER, MARYSE POULIN, ANDRÉ RIOUX, PATRICIA RUEL, MARC SÉNÉCAL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

«Ce cri mérite d'être entendu. (...) Heureusement, le théâtre se charge parfois de rappeler à l'homme et à la femme qu'il n'est pas entièrement inutile de retrousser ses manches pour la suite des choses.»  
Hervé Guay, Le Devoir

«Ils vont droit à l'universel de cette fulgurante parole fleurie du continent oublié. Le jeu est admirable de conviction. (...) Décor, costumes, lumières, environnement sonore... toutes les écritures magnifient l'impact du texte et du jeu.»  
Jean St-Hilaire, Le Soleil

«Une parole pleine d'images et de lyrisme»  
Francine Moreau, Midi-culture, Radio-Canada

«À la fois ludique et grave, le texte de Koulsy Lamko est porteur d'un message universel et intemporel que la mise en scène fine et puissante de Martin Faucher sait dévoiler dans toute sa portée. Bravo!»  
Pierre Thibault, Zone libre, CIBL

# Explorer les plaisirs de l'absurde

## La petite compagnie Voxtrot présente Dialogue de sourds à l'Espace GO

SOLANGE LÉVESQUE

Voxtrot, c'est un phénomène. Fondée en 1988 par Michoue Sylvain, Charmaine Leblanc et Mylène Roy, cette petite compagnie s'est taillée une place à part au fil de spectacles théâtraux déroutants, burlesques, ironiques. Toutes trois sont passées par l'École de mime d'Omnibus, toutes trois ont étudié en France et ont été exposées à la méthode Étienne Decroux. Parallèlement, elles ont acquis une formation en théâtre à l'Actor's Studio et à Concordia. Dans leurs spectacles, elles ont d'ailleurs toujours intégré la gestuelle et la danse au jeu d'acteur. Sans aucune censure, elles désiraient et désirent toujours «explorer à fond les plaisirs de l'absurde». Dialogue de sourds, dont le titre parle assez, est le cinquième spectacle de Voxtrot. Mylène faisant maintenant carrière dans les médias, Michoue et Charmaine forment à elles deux la compagnie. Et croyez-moi, elles ont le diable au corps! Dès qu'elles se mettent à parler de leur travail, le voltage monte!

### Des «bougeuses»

Que la communication soit le cheval de bataille de plusieurs spectacles ne semble pas du tout leur faire craindre les redites: Dialogue de sourds parlera de la communication et de ses ratés. Ce qui frappe les deux filles, c'est «le peu d'écoute dont les individus font preuve les uns envers les autres. Les problèmes touchant à la famille sont omniprésents dans notre génération, qui est celle des 30 à 40 ans: on a tous du mal à régler les choses», explique Michoue, auteure des textes. «On sait bien que

les difficultés affectives des enfants reflètent l'absence réelle ou symbolique des parents. Personne n'a eu une famille parfaite. Chez la plupart d'entre nous», ajoute-t-elle, «plusieurs apprentissages de la communication sont restés en plan. Conséquence: plusieurs adultes demeurent de grands enfants, dépendants affectifs et incapables de passer à une autre étape. Dans une relation, le silence peut devenir une grande violence. Autre travers: il arrive souvent que la parole tente de remplacer les gestes affectifs: on intellectualise au lieu de ressentir. Les sujets de nos spectacles sont toujours existentiels, dramatiques, mais on ne les traite jamais de manière dramatique», précise Michoue; «on est d'abord des «bougeuses».

Charmaine est aussi musicienne et son apport est capital; elle fait beaucoup plus que de créer des ambiances musicales. De manière très théâtrale, elle montre la musique, comment se font les sons et les bruitages. Son équipement n'est pas si sophistiqué, mais avec quelques dollars et beaucoup d'imagination et de fantaisie, elle arrive à donner un côté magique au spectacle qui tient à la fois du cinéma et du dessin animé. Et puis elle chante aussi.

Depuis dix ans, les convictions et les objectifs de Voxtrot n'ont pas changé; changer pour changer, très peu pour elles! Elles enfoncent plutôt le clou et assument leurs convictions jusqu'au bout.

«Avec nos personnages excessifs, on se taille une place entre le théâtre et le spectacle d'humour. On est fascinées par la fébrilité de l'acteur sur scène», explique Michoue. Cette fois-ci, on travaille avec Alex Veilleux un acteur très

créateur; nos collaborateurs doivent être aussi des créateurs. Car même si mes textes constituent toujours le point de départ, chaque membre de l'équipe apporte son grain de sel et le contenu textuel du spectacle évolue beaucoup. Cette fois, sous le regard acéré de Michelle Magny à qui on a demandé d'être notre œil extérieur. Avec une pareille méthode de travail, rien n'est coulé dans le béton», précise-t-elle; «on ajoute, on modèle, on s'amuse et chacun y va de son imagination. A travailler ainsi collectivement, on se nourrit et le spectacle s'élabore». —Il y a de l'euphorie et de la crainte, beaucoup de saine fébrilité», ajoute Charmaine. «Notre terrain de jeu de prédilection enchaîne sa complice, c'est les lieux communs, les clichés: cela se voit dans la conception de nos personnages qui se prennent parfois pour James Bond ou pour des héros de vieux films. Ils ont besoin de se coller à ces clichés».

### Le work in progress

Pour Michoue Sylvain et Charmaine Leblanc, il ne fait pas de doute que leur spectacle soit très accessible «à partir du moment où le spectateur accepte l'éclatement et sache écouter avec une certaine légèreté». D'ailleurs, dans un manifeste publié dans JEU en 1989, les fondatrices décrivaient déjà idéalement leur travail comme «refléétant un investissement entier et non complaisant de son imaginaire débridé au service d'un propos dramatique, le tout imprégné d'une générosité de communication face au public».

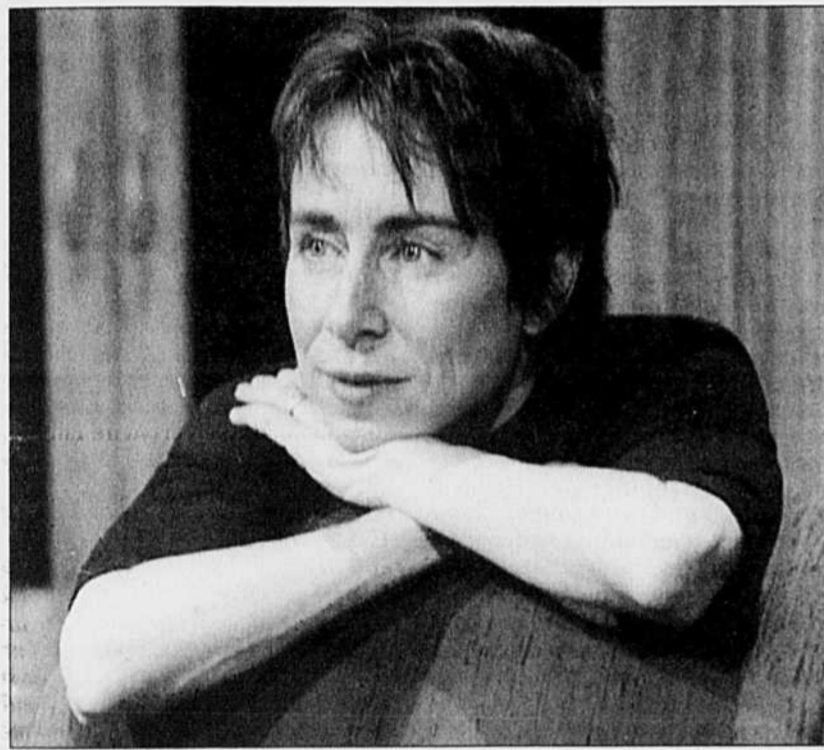
«Quand on fait du théâtre de création, le résultat correspond forcément à un work in progress, affirme Michoue. On accorde facilement aux grandes compagnies reconnues le droit de présenter un work in progress mais, hélas! pas aux petites... Or il y a un drôle de paradoxe attaché au théâtre: on a absolument besoin du public pour évoluer, poursuit-elle; le public est notre allié, notre test ultime, notre contrepartie!»

«Avant la première, on a beau se trouver bons ou trouver qu'on dit vraiment ce qu'on veut dire de la bonne manière, on ne sait jamais vraiment!», précise Charmaine; ce sont les réactions du public qui vont éclairer notre démarche, nous pousser encore plus loin». Michoue cite en exemple le spectacle Écho d'une miette, «une catastrophe à sa création!» qui, retravaillé, a fait un tabac lors de la reprise l'année suivante: «Les critiques ont alors crié au génie!» ajoute Charmaine en riant. «Comme on est une toute petite compagnie avec peu de moyens, on porte tous les chapeaux à la fois et on prend charge de tout, ce qui est un travail considérable!...» C'est ce qui explique qu'elles sentent parfois besoin de faire une pause, et que leur dernier spectacle, La Foire de l'inertie, remonte à 1994. Prière de ne pas stationner sur les lieux communs et de laisser les préjugés au vestiaire!



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Plusieurs adultes demeurent de grands enfants, dépendants affectifs et incapables de passer à une autre étape», estime Michoue Sylvain.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Michoue Sylvain

Pierre Collin  
Pierre Lebeau  
Alexis Martin

Gabriel Gascon  
Henri Chassé  
Marie Michaud

# MAÎTRES ANCIENS

de Thomas Bernhard

adaptation et mise en scène  
Denis Marleau

4  
Masques

«Un grand spectacle, avec des moments stupéfiants,  
des envolées inoubliables...»  
Robert Lévesques, LE DEVOIR, mai 1995

Une création du Théâtre UBU  
en coproduction avec le Théâtre français du CNA  
et le Festival de théâtre des Amériques

assistance à la mise en scène Michèle Normandin  
décor Claude Goyette, costumes Lyse Bedard, éclairage Guy Simard  
musique originale Denis Gougeon, conseiller littéraire Stéphane Lépine

du 11 novembre au 5 décembre  
vendredis à 20 h, samedis à 16 h

Billetterie  
514 253-8974

BILLETTS  
514 790-1245  
1 800 361-4595

THÉÂTRE  
DENISE-PELLETIER

LE DEVOIR

ACCÈS  
22% de réduction  
les samedis

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal  
Papineau ou Viau, autobus 34 Pie IX, autobus 139 com@denise-pelletier.qc.ca www.denise-pelletier.qc.ca

théâtre  
du rideau  
vert

en coproduction avec  
le Théâtre français du  
NATIONAL ARTS CENTRE  
CENTRE NATIONAL DES ARTS

Un fil  
à la patte

FEYDEAU

MISE EN SCÈNE:  
DANIEL ROUSSEL

DÉCORS: DAVID GAUCHER, COSTUMES: FRANÇOIS BARBEAU  
ÉCLAIRAGES: CLAUDE ACCOLAS, MUSIQUE: CHRISTIAN THOMAS  
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE: ÉLAINE NORMANDEAU  
ACCESSOIRES: LUCIE THÉRIAULT

RÉSERVATIONS: (514) 844-1793  
www.rideauvert.qc.ca

SERVICE DE GARDERIE  
LE SAMEDI ET LE DIMANCHE EN MATINÉE,  
SUR RÉSERVATION SEULEMENT.

PIERRETTE ROBITAILLE  
FRANÇOIS PAPINEAU  
SYLVIE MOREAU  
CARL BÉCHARD  
NORMAND LÉVESQUE  
FRANÇOIS TASSÉ  
DENIS ROY  
DANIÈLE LORAIN  
JEAN ASSELIN  
VINCENT GIROUX  
DENYS PARIS  
VIVIANE PACAL  
CHRISTIAN THOMAS  
GINA COUTURE  
SASHA DOMINIQUE  
JEAN-RAYMOND CHÂLES

Du 3 au 28 novembre 1998



PUBLICIS BCP

Omni

La Presse

TVA

SPEXEL

LES ARTS

INDUSTRIE DU DISQUE

# Un livret, pourquoi faire ?

En cette semaine de célébrations de l'industrie du disque, constations: les gens se contrefichent de la qualité du contenant.

SYLVAIN CORMIER

Alors que l'ambitieuse et splendide pochette réalisée par Audiogram pour l'album *Maudit bonheur* de Michel Rivard obtient un Félix (hors d'ondes, mais non moins légitime), il y a des réalités autrement plus réelles en ce bas monde: ce qui est bon pour le fan de Rivard n'est pas bon pour tout le monde. Lapalissade? J'entends par là que la p'tite croisée menée depuis des années pour que les disques soient dotés de livrets plus copieux (avec les textes des chansons) et s'affichent dans des emballages plus soignés, débouche ces jours-ci sur un cul-de-sac.

Une impasse en forme de chiffre de vente faramineux de l'album *Patrick et Renée Country - Grands Succès*. Ça m'a frappé: cet album-là, qui n'est jamais, à un duo près, qu'un repiquage expéditif (sans livret) de chansons des récents albums de Renée Martel et Patrick Norman — excellents au demeurant, et assortis, eux, d'honnêtes livrets —, se vend dix fois mieux que les originaux. A cause de la pub télé. Les gens voient Renée et Patrick chanter les extraits des (très jolies) chansons, les veulent, achètent le disque et sont contents.

C'est exactement là que je tiens. Les gens sont contents. Aucune raison de leur en donner plus, raisonnent les Cloutier et compagnie, qui jettent tous leurs sous par la fenêtre télévisuelle au lieu de l'investir en beaux objets qui donnent à voir et à lire autant qu'à entendre: les preuves sont faites, les gens achètent le contenu, pas le contenant. Raisonnement imparable de colporteur

de cassettes western dans les marchés aux puces. On en revient toujours là. Au plus petit dénominateur commun. A la fin, quel'un se posera la question chez Audiogram: Félix ou pas, le packaging haut de gamme de *Maudit bonheur* valait-il les milliers de dollars rognés aux profits? Je continue de penser que oui.

### Les chouchous de Metallica

Le site Metnews des championnés rock lourd de Metallica nous apprend, information relevée par Qweb, site du magazine Q (ah! les méandres de la toile...), que *Garage Inc.*, le nouvel album de la bande californienne, en magasin le 23 novembre, rassemblera un joli paquet de reprises d'autrui enregistrées au cours des ans. Mais pas n'importe quel autrui. On restera généralement entre métallurgistes patentés: le double disque contiendra entre autres des relectures des tendres airs *Damage Case* et *Too late Too Late* (créés par Motorhead), *Astronomy* (de Blue Oyster Cult), *Whiskey In The Jar* (Thin Lizzy), *Sabbra Cadabra* (Balck Sabbath), et assimilés. On s'épiverdera tout de même un peu du côté rock plus générique des Bob Seger, Queen, Lynyrd Skynyrd et Nick Cave And The Bad Seeds. Précisons qu'il s'agit d'une version augmentée d'un court disque (EP) de même nom paru en 1987. Justifiant l'opération, onze des refontes du double album seront inédites. Curieusement, on n'a rien retenu du répertoire de Lara Fabian, ni de l'œuvre de Normand L'Amour.

Les preuves sont faites: les gens achètent le contenu, pas le contenant

### Kinky Friedman au pouvoir

La chouette collègue Carl Wittich, féru de musique de racines et de littérature anglaise, m'envoya un jour paître du côté des prairies texanes de Kinky Friedman, le seul et unique cowboy écrivain juif spécialisé en roman policier, doublé d'un auteur-compositeur-interprète de chansons country d'un genre un peu particulier: qu'il suffise d'offrir la ballade *They Ain't Makin' Jews Like Jesus Anymore* en exemple. Voilà que ses amis chanteurs du Lone Star State et des alentours lui rendent un hommage bien senti et tout à fait odorant: *Pearls In The Snow - The Songs Of Kinky Friedman* paraîtra le 1<sup>er</sup> décembre chez Kinkajou Records, l'étiquette nashvillienne de Friedman. Il y aura du beau monde là-dessus: ma source, le bulletin de nouvelles quotidien sur Internet du magazine *Billboard*, confirme la participation des Lyle Lovett, Tom Waits, Willie Nelson, Lee Roy Parnell, Delbert McLinton, Marty Stuart et Guy Clark, ainsi qu'un retour de Friedman avec son fameux groupe, The Jewboys. Ravi, Friedman, qui en est à son onzième polar, songerait déjà à un second volume de ses perles.

### The Who, l'impénétrable corpus

Quand il n'y en a plus, il y en a encore. Alors que l'exemplaire programme de réédition des albums originaux du groupe-phare des Mods (toutes grossies de titres inédits et de livrets impressionnants) arrive à terme, on annonce la sortie des sessions d'enregistrement des Who pour le compte de la Beeb (la BBC, radio d'état britannique). Après *The Beatles At The Beeb*, *The Zombies At The Beeb*, *Eric Burdon & The Animals At The Beeb* et consorts, la source semble impénétrable: il y aurait de quoi remplir un double disque, affirme le producteur Jon Astley dans le magazine britannique *Mojo* de novembre. On connaît déjà pas mal de titres, diffusés lors de la série *Sixties At The Beeb*, dont une fabuleuse version d'*Anyway Anyhow Anywhere* qui enfonce l'officielle. On assure qu'il y aura aussi du jamais entendu: on salue à l'idée de découvrir ce que les Who faisaient du *Just You And Me* de James Brown et de *Good Lovin'*, le tube des Young Rascals. Prévu au début de 1999.

### PAINTED FROM MEMORY

Elvis Costello With Burt Bacharach Mercury (PolyGram)

La presse rock britannique a beau s'agenouiller et baisser le plancher du vénérable studio de Hollywood où se tint la rencontre inespérée entre le «king of bachelor-pad music» et le «prince of new wave» (dixit le journaliste en émoi du *Mojo* d'octobre), il résulte plutôt ceci de l'acoquinage tant attendu de Burt Bacharach et Elvis Costello: un gros paquet de chansons trop volontairement sophistiquées pour être vraiment mémorables. C'était couru: Bacharach et Costello furent tous deux en leur temps des as de la mélodie recherchée avec des tas d'accords diminués et augmentés. Fatalement, les airs communs ne sont pas exactement simplistes. D'entrée de jeu, aux premières mesures d'*In The Darkest Place*, on constate: c'est emberlificoté. C'est le Costello et le Bacharach de maintenant qui tentent de faire du Burt Bacharach-Hal David millésimé 1964. Et qui échouent. Pas lamentablement: il y a trop de talent en jeu. Le disque est émaillé de quasi réussites, notamment la délicate bossa *Toledo*. Mais les tournures mélodiques sont constamment forcées, pas du tout naturellement heureuses comme l'étaient les *San Jose*, *Anyone Who Had A Heart* et autres *Alfie* de l'âge d'or, qui bénéficiaient en plus d'interprétations lumineuses des Cilla Black, Dusty Springfield et Dionne Warwick. Si Costello n'a jamais mieux chanté, il n'a certainement pas le registre de la matante à Whitney Houston (Warwick), et assure comme il peut les vertigineux creux et saillies des gammes de Bacharach. A la fin, on a un peu mal au cœur. A porter au dossier des curiosités historiques.

Sylvain Cormier

### LES MOULINS DE MON CŒUR

Loué Tremblay Fonovox (Fusion III)

D'emblée, on se dit: quelle drôle d'idée que ce premier album de Loué Tremblay, entièrement composé de versions de chansons connues, signées Michel Legrand, Jacques Michel, Michel Berger, Claude Léveillée, etc. Il y des années que personne ne se risque en début de parcours sur ce terrain-là: on attend d'ordinaire au quatrième disque, afin que l'album de «morceaux choisis» constitue une digression par rapport à une carrière bien établie de chansons originales ou écrites exclusi-

VITRINE DU DISQUE



de Vertical Man) que par le lot d'anciennes vedettes rock de ses All-Stars de tournée: sinon la molle reprise de *Love Me Do*, les versions sont agréablement relevées. *Boogaloo*, *Photograph* et les toutes premières relectures d'*Octopus's Garden* et *Don't Pass Me By* se défendent plus qu'honorablement. Vivement la vidéocassette, et Ringo pour président!

S.C.

### LUCKY EYE

Flat Duo Jets Outpost (Universal)

De temps à autre, surtout quand le moral talonne les talons, quand la marée de vague à l'âme soulève le cœur, à l'orée de l'hiver par exemple, un bain de rock'n'roll primitif est salutaire: ça dégraisse la morosité jusqu'à l'os. J'ai l'article miracle. C'est disponible sans prescription et ça s'appelle *Lucky Eye*, par les Flat Duo Jets, tandem de pures et durs de la Caroline du Nord. Le seul autre machin d'eux en ma possession, une cassette indépendante parue au début des années 90, m'avait laissé le plus vif souvenir, d'où le sourcil droit dressé en recevant cette exemplaire plaquette, leur premier compact distribué par une multinationale en quatorze ans de tribulations souteraines. Certes moins furieux qu'au temps des assauts guitare-batterie, enrichi ça et là de cordes, de cuivres et d'orgue Farfisa, l'impact demeure vivifiant: les *Blues Warpped Around My Head* et *Rockin' Mode* fessent carrément dans le dash, les *Hot Rod Baby*, *Sharks Flying In* et *Dark Night* roulent leur rockabilly acoustique à fond la caisse, et les *Virginia Surf*, *Creepin' Invention* et autres *California Luau* démontrent on ne peut plus juteusement que le surfrock n'est pas né sur une plage mais bien dans un garage taché d'huile. Indélébile.

S.C.

### VH1 STORYTELLERS

Ringo Starr VH1/Mercury (PolyGram)

Voici rien de moins que le troisième album de Ringo Starr en un an, après le chouette retour en studio de *Vertical Man* et le négligeable album-témoin de la tournée 1997 avec les All-Stars (uniquement disponible chez les détaillants de la chaîne américaine Best Buy). En veut-on? Moi si, vous pensez bien. Comme je dis toujours à ma douce aimée au coin du feu à Sainte-Adèle, P.Q., on n'a jamais assez de Ringo chez soi. Sans rire, ce disque fera certainement plus plaisir aux fans que ses précédents enregistrements de spectacle. Question de lieu. Habitué qu'il est de raconter des histoires depuis qu'il incarna le chef de gare dans l'émission pour enfants *Shining Time Station*, le cher nasique des Beatles est parfaitement à l'aise dans le contexte pépère-contre-nous-ta-vie de l'émission *Storytellers* de la chaîne vidéo pour adultes VH1 (le MusiMax américain). Ringo est foncièrement drôle, et pas seulement à cause du nez: ses anecdotes régales, surtout celle de l'écriture en pleine nuit de *Back Off Boogaloo*. Qui plus est, Ringo se trouve bien mieux soutenu ici par les Roundheads (la bande



### LAPSUS

Lapsus Disques Port-Royal

Quelle merveilleuse idée! Partir d'un air de Vivaldi ou de Smetana qui se transforme peu à peu en «quelque chose» qui coule de source et dont on réalise bientôt que c'est du Carlos Santana ou du Led Zeppelin! Ailleurs, la fine mélodie prend peu à peu l'allure de *Lonely Days* des Bee Gees ou de *Ne me quitte pas* de Brel avant de s'achever sur du Dvorak. On reconnaîtra même des airs des *Flinstones* ou de *Mission Impossible* mêlés à du Pachelbel. Il y en a tout plein dans ce disque qu'on souhaiterait encore plus surprenant, plus agressif malgré ses incursions parfois brillantes dans l'univers d'Elvis Presley et d'autres rockeurs célèbres.

Tout cela se dessine sur les cordes de deux violonistes, Stéphanie Simard et François Pilon, d'une altiste, Ligia Paquin, et d'un contrebassiste, Denis Chabot. Réunis d'abord sous le nom de Isis, le quatuor tient là un concept qui semble lui aller comme un gant. Il faut maintenant souhaiter à Lapsus de se montrer un peu plus audacieux.

Michel Béclair

Une soirée rare, dans l'intimité d'un homme, ses fabulations et ses contrepoints, un enfant et... un petit raton-laveur qui a perdu ses lunettes... Une création mondiale pour cinq représentations seulement. 600 places disponibles... après... c'est fini...

Mardi 17 novembre, jeudi 19 novembre, vendredi 20 novembre, 20h00  
Samedi 21 novembre, 14h30 et 20h00

Studio-Théâtre Du Maurier Place des Arts

## Société Pro Musica

9 novembre 1998, 20 h  
LES VIRTUOSES DE VIENNE  
10 premiers pupitres du Philharmonique de Vienne

Quatuor pour cordes et flûtes en ré majeur, K. 285, de Mozart  
Quatuor pour cordes et hautbois en fa majeur, K. 370, de Mozart  
Pastorale, Grave e Fandango en ré majeur, de Boccherini  
Octuor en fa majeur, D. 803, de Schubert

Renseignements : Pro Musica (514) 845-0532  
Billets : 25 \$ (parterre); 20 \$ (rangée C D E, corbeille); 10 \$ (étudiants)  
Taxes incluses, redevance en sus.

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

RINGO STARR  
Storytellers

## CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DU QUÉBEC

MONTRÉAL

### JOURNÉE DE LA MUSIQUE DE CHAMBRE

au Conservatoire de musique du Québec à Montréal

le samedi 7 novembre 1998

Classes de maîtres ouvertes au public

9 h 30 Les cordes avec Mayumi Seiler, violoniste  
Les vents avec Kathleen Rudolph, flûtiste  
Les cuivres avec Éric Aubier, trompettiste

Concerts

14 h Trio de Francheville avec Denise Trudel, pianiste, Johanne Pothier, violoniste, et Jean-Christophe Guelpa, violoncelliste  
Musique contemporaine et percussion  
15 h Guitare et musique baroque

CONCERT-GALA

18 h 30 Première partie : oeuvres de F. Schubert, Z. Kodaly, W.A. Mozart, F. Carulli, E. Granados, M. de Falla  
21 h 00 Deuxième partie : oeuvres de J.S. Bach, S. Rachmaninov, W. Brandt

au Conservatoire de musique du Québec à Montréal  
100, rue Notre-Dame Est, Montréal  
(métro Place-d'Armes ou Champ-de-Mars)

Renseignements : (514) 873-4031

ENTRÉE LIBRE

Gouvernement du Québec  
Ministère de la Culture et des Communications

Québec

I Got Rhythm!

## HOMMAGE À GERSHWIN

Accompagnés de 12 musiciens

Ranee Lee, Nanette Workman et John Labelle  
interprètent les immortelles de Gershwin  
Mise en scène : Denise Guibault / Scénographie : Michel Robidas

Billets :  
Lundi 9 novembre 1998 - 20 h 987-6919

chaîne culturelle Radio-Canada

Desjardins

Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure  
300, boul. de Maisonneuve Est

## CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

### OPUS DU PUBLIC

Le Conseil québécois de la musique a créé l'Opus du public afin de récompenser l'artiste préféré du public dans le domaine de la musique de concert.

### Votez pour l'artiste de votre choix !

Manifestez vos coups de cœur pour les compositeurs, chefs d'orchestre et interprètes qui se sont le mieux illustrés au cours de la saison 1997-1998 dans le domaine de la musique de concert !

Le bulletin de participation est aussi disponible sur les sites :  
Le Devoir • ledevoir.com  
CQM • cqmq.ca  
La Scena Musicale • scena.org  
Radio-Canada • radio-canada.ca

Courez la chance de gagner un week-end pour deux à Boston, comprenant 2 billets pour le Boston Symphony Orchestra! Les gagnants seront invités à assister au Gala des Prix Opus le 29 novembre prochain. Aussi à gagner 10 DC. Une valeur de 1000 \$.

**Bulletin de participation**

Mon artiste préféré de la saison 1997-1998 en musique de concert est:

Nom: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_ app. \_\_\_\_\_

Ville: \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

Code postal: \_\_\_\_\_ Tél. (\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

Postez chaque bulletin sous pli séparé à l'adresse suivante: (Règlements du concours disponibles à la même adresse) Routhier, Scheffer, Thérien, Tourigny, comptables agréés - 4385, rue Saint-Hubert - Montréal (Québec) H2J 2X1  
Les bulletins de participation doivent être reçus au plus tard le 11 novembre 1998.

## LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

## Musique névrotique, poétique, érotique et politique

FRANÇOIS TOUSIGNANT

## SCHÖNBERG —

## PIERROT LUNAIRE

Arnold Schönberg: Pierrot lunaire, trois fois sept poèmes sur des textes d'Albert Giraud, pour voix parlée (Sprechstimme), et flûte (plus piccolo), violon (plus alto), clarinette (plus clarinette basse), violoncelle et piano, op. 21; Herzwäsche, pour soprano, célesta, harmonium et harpe, op. 20; Ode à Napoléon, pour récitant, quatuor à cordes et piano, op. 41. Christine Schäfer, soprano; David Pittman-Jennings, récitant, membres de l'Ensemble InterContemporain, dir.: Pierre Boulez. Durée: 52 min. 35. DGG 457 630-2

Avec *Le Sacre du printemps*, le *Bohémien* et le deuxième concerto de Rachmaninov, *Pierrot lunaire* est une des œuvres de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle parmi les plus endiguées. Pierre Boulez, qui vit avec cette partition depuis fort longtemps, au point d'y avoir répondu avec son propre *Marteau sans maître*, en a déjà enregistré au moins trois ou quatre versions. Pourquoi alors en proposer une nouvelle?

Il y a bien sûr l'excuse facile de l'évolution d'un chef et celle, tout aussi importante, de la technologie de reproduction sonore. Il reste une raison, de forte taille celle-là, pour qu'on refasse, qu'on réentende et qu'on se rachète *Pierrot*, en dehors de sa propre valeur intrinsèque de chef-d'œuvre irrédécible d'une époque: c'est la cantatrice qui «fait» Pierrot, dans sa manière d'interpréter et de réaliser le Sprechgesang imaginé par Schönberg.

Il s'agit d'une technique vocale qui se rapproche du style des diseuses et diseuses de cabaret berlinoises du tournant du siècle, quelque chose comme la grande Dietrich interprétant *Lili Marlene* dans *L'Ange bleu*, la variété de tons en plus.

Le compositeur lui-même reste fort imprécis dans sa définition. Il parle de glissement d'une note à l'autre en atteignant la hauteur notée (très précisément, au dièse ou bémol près), en rythme (à la double croche), et de quitter cette note vers la suivante aussitôt, sans qu'on puisse saisir de hauteur vraiment déterminée. Tout un programme, qui laisse place à moult interprétations.

Schönberg créa son œuvre avec une vraie diseuse, Albertine Zehme, et l'enregistra avec une vraie chanteuse (qui chantait). Boulez a déjà fait de même. Or voici qu'il s'intéresse au cas Christine Schäfer, une jeune chanteuse allemande qui n'a peur de rien et dont la versatilité n'a d'égal que l'imposant talent. On a pu l'entendre ici avec le Studio de musique ancienne de Montréal, Salzburg l'a vue en Lulu de Berg, deux exemples qui montrent bien l'ouverture de son sens artistique et ses capacités vocales, comme l'étendue du répertoire et de la voix. Sceptiques, non, elle n'est pas cassée la voix en chantant cette musique atonale et «moderne»; au contraire!

Sa vision du Sprechgesang est fluctuante. Dans les numéros où la voix est directement doublée par un instrument, elle tire plus vers le chant, soulignant ces moments de jonction entre les univers vocaux et instrumentaux. Solfège irréprochable (avec Boulez, c'est un *must*), on entend une autre dimension dans cette fusion de timbre.



SCHÖNBERG - PIERROT LUNAIRE  
Herzwäsche - Ode à Napoléon  
Christine Schäfer - Pierre Boulez  
David Pittman-Jennings, Ensemble InterContemporain

Ailleurs, elle se laisse aller au théâtre. La voix se meut dans tous les registres, tant celui des intervalles que des émotions. Sous la baguette de Boulez, elle flirte avec l'ironie, l'humour noir, le désespoir ou la fantaisie méchamment coquine. De purs délices pour l'oreille, un titillement pour le cerveau et un grand sourire de satisfaction pour le cœur. *Pierrot lunaire*, malgré son importance capitale, reste une œuvre légère — en dépit des artifices savants de composition — qu'on retrouve ici dans toute sa puissance.

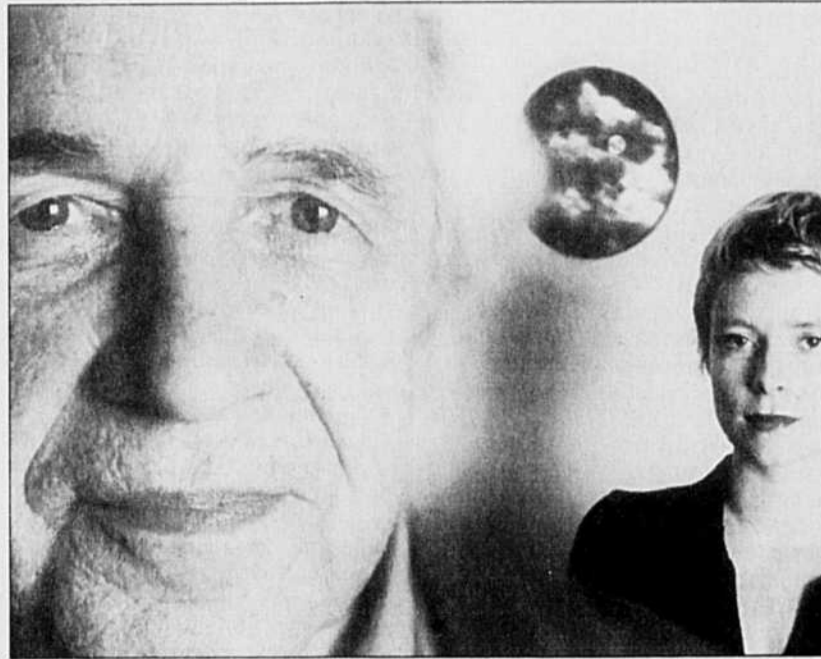
Les membres de l'Ensemble InterContemporain sont sidérants de virtuosité et de précision. Dans le clair-obscur du propos, la clarté de la réalisation de la trame instrumentale est à souligner comme une des plus réussies du disque. Mon faible pour la (assez vieille) version de la London Sinfonietta vient de trouver chaussure à son pied: cette nouvelle parution — à écouter aujourd'hui, soir d'Halloween pour bien avoir des frissons — va marquer.

En complément, on entend d'abord *Herzwäsche* (Feuillage du cœur), une «commande» de Kandinsky à Schönberg pour la revue municipale *Die blaue Reiter*. Tout court, génial, ce fragment sonore (harpe, harmonium et célesta, quelles couleurs!) fait briller Schäfer du grave au suraigu; une caresse vocale vertigineuse à l'orgasme contre-mi qu'on réécoute sans se lasser. Aisance, fluidité, diction irréprochable et musique au rendez-vous. Un superbe poème sonore dont beaucoup parlent, mais que peu connaissent. Maintenant, on n'a plus d'excuse d'ignorer ces trois minutes de musique.

Puis, pour clore le tout, une œuvre d'une foudroyante actualité, à l'heure où le général Pinochet refait les manchettes, l'*Ode à Napoléon*, cet impitoyable réquisitoire contre la tyrannie de Byron et que Schönberg a mis en musique en 1942, acte politique de condamnation de l'hitlérisme et de toutes les dictatures.

Oui, la musique peut être politique; cela, les régimes totalitaires l'ont toujours compris: le cas Orff comme le cas Chostakovitch en sont des exemples. Sa violence est alors irrésistible, sa force irrépressible. L'émotion est brûlante. Le récitant David Pittman-Jennings est sardonique à souhait, sans maniérisme outrancier. Il se fait véhicule de deux textes — celui de Byron comme la récitation notée de Schönberg en une autre facette du style *diseur* appelée ici Sprechstimme — avec l'intensité sincère du révolté.

Boulez, évitant le piège de la facilité de l'effet immédiat, dynamise le quatuor à cordes, laisse le piano marteler sa haine de la tyrannie, bref prend fait



Pierre Boulez et Christine Schäfer.

et acte en faveur de la cause défendue. Cela est bien, mais pourrait n'être que «à la mode». C'est oublier que, quand trois génies parlent d'une même voix, le monde peut trembler et on renoue avec la foi dans le fait qu'on peut changer les choses. De la très, très grande musique.

## MESSIAEN-TURANGALÏLA

Olivier Messiaen: *Turangalila-symphonie* (version révisée en 1990); Howard Shelley, piano; Valérie Hartmann-Clavierie; ondes Martenot; Orchestre philharmonique de la BBC, dir.: Yan Pascal Tortelier. Durée: 72 min. 06. Chandos CHAN 9678

Pour sa première et plus imposante composition orchestrale, Messiaen s'est détourné un instant de l'univers mystique divin et catholique pour se pencher avec délice sur le monde de la passion humaine. Sa *Turangalila-symphonie* constitue ce qu'il appelait le deuxième volet de sa trilogie de Tristan. Rarement autant de joie et de sensualité ont envahi une heure et quart de musique avec autant d'efficacité. L'œuvre est rarement jouée, à cause de l'énormité des effectifs exigés; le disque reste donc malheureusement un des meilleurs moyens de se familiariser avec le «paganisme messianique».

Les fanatiques trouvent souvent leur version préférée dans la gravure de Desormières. Ce qu'en livre ici Yan Pascal Tortelier et la BBC Philharmonic va les surprendre.

D'abord par la beauté du son des vents, si essentiels à la coloration géniale des harmonies de Messiaen, que le chef laisse respirer avec souplesse. Ensuite, et cela est remarquable, par la manière dont Valérie Hartmann-Clavierie intègre les ondes Martenot à l'orchestre.

Le chant expressif du *Jardin du sommeil d'amour* comme l'exubérance des glissandos qui soulèvent les formidables tutti de *Joie du sang des étoiles*, elle les met en place sans cette souvenance fois ressentie désagréable sensation de «concerto» raté pour ondes Martenot ou d'instrument artificiellement rajouté à la masse de l'orchestre traditionnel.

Un timbre particulier, et une capacité de souligner d'énormes écarts (*Turangalila II*) avec une audace qui retrouve sa fraîcheur. Et aussi, comme le fait remarquer Kœchlin, une voix «remarquablement puissante»; si, ailleurs, elle paraît détonner, ici sa né-

cessité, comme sa nouveauté (pour l'époque), s'intègre au discours exultant du compositeur.

*Les Oiseaux du piano* de Howard Shelley manquent cependant d'un peu de joie et de débordements, trop contrôlés dans la mesure. La force de Messiaen est le rythme, et c'est dans la mesure qu'il excelle pour créer en nous le sens d'un souffle naturel.

Il ne faut pas oublier le chef. Du hiératisme des passages monolithiques du thème des cuivres aux débordements presque jazzés de certaines mélodies joyeusement triomphalistes, Tortelier s'attache à la beauté de l'orchestration, à sa poésie, à son mysticisme comme à ses débordements. Pour que tout reste bien en place, on regrette parfois un certain conservatisme dans le tempo: on aimerait que la musique avance plus vite.

Puis, tout à coup, on se rappelle qu'il est bon que certaines sensations prennent leur temps. On apprécie alors certaines subtilités qui autrement seraient noyées dans le torrent du déferlement sonore. Vos haut-parleurs seront chauffés à blanc en vous faisant entendre cette version d'une nuit lumineuse d'amour.

## Profession: pianiste

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

Jean Beaudet est un pianiste exceptionnel. On le sait peu, trop peu. Il est vif, très vif. Il est plein d'idées. Il est original. Il est exigeant. Il est plus que cela, il est bien d'autres choses, et pourtant il demeure peu connu.

Il y a un an environ, Jean Beaudet et ses camarades, Daniel Lessard à la contrebasse et Michel Ratté à la batterie, avaient proposé et signé un album dense et convaincant. Il s'intitule *Musiques intérieures* sur étiquette DSM. Depuis lors, Beaudet et ses amis ont joué à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, le 26 mars dernier pour être précis. Ce show fut alors enregistré par l'équipe de l'émission *Silence... on jazz!* Fondateur et patron de l'étiquette DSM, Dominic Sciscenta a fait l'acquisition de la bande qu'il a transposée sur compact. Le titre de cette nouvelle production? *Jean Beaudet Trio - En concert*. Cet album, on vous le signale d'emblée, est comme l'autre. Il est dense, convaincant. Il confirme, comme si besoin était, que Jean Beaudet est un pianiste exceptionnel.

S'il en est ainsi, s'il en est arrivé là, au stade de l'exception, c'est peut-être bien parce que Jean Beaudet a dépassé depuis longtemps les frontières de la formation, dans son cas très posée, pour intégrer à sa matière musicale ses expériences. Dans son cas, il est peut-être bon de souligner qu'il a commencé à arpenter les scènes depuis la fin des années 60.

Aujourd'hui, Jean Beaudet a 48 ans. Alors qu'il poursuivait des études tout ce qu'il y a de plus classiques, «j'ai entendu l'album Criss-Cross de Monk. Je devais avoir douze ou treize ans. A cette époque, au conservatoire, on nous faisait jouer du Chopin et du Rachmaninov. J'aimais ça, mais je trouvais qu'il manquait quelque chose... Ce n'était pas assez viscéral. Quand j'ai entendu Monk, j'ai senti ça tout de suite. J'ai trouvé cela très intelligent. Pour moi, Monk c'est le Eric Satie du jazz.»

## Imposant itinéraire

Un peu plus tard, «j'ai découvert Tony Williams, c'était l'époque de son groupe Lifetime, et Jimi Hendrix. J'ai flipé.» Au tournant des années 70, l'univers musical de Beaudet est fait de Monk, Satie, Hendrix, Williams, et quelques autres. Mais c'est surtout sur le front du jazz qu'il s'exprime, qu'il exerce ses talents.



Jean Beaudet

Transfuge de l'orchestre de Mingus, le saxophoniste Billy Robinson engage le jeune Beaudet. Il était toujours à Ottawa. «J'ai alors commencé à faire la navette entre Ottawa et Montréal. Entre deux autobus, j'allais entendre Nelson Symonds au Rockhead Paradise. J'ai fait sa connaissance. Puis, il m'a engagé. Pendant sept mois j'ai joué avec lui six soirs par semaine. Ce fut un des meilleurs temps de ma vie. Il avait un niveau de communication très riche.»

De la fin des années 70 au début des années 90, il y a des hauts et beaucoup de bas. «L'année 1985 marque une coupure dans le jazz. A cause de Wynton Marsalis, on a assisté à l'émergence du showbizness du jazz. Je veux dire... Quand tu écoutes ce que fait Marsalis dans les années 80 et ce que faisait Tony Williams à la fin des années 60, tu réalises que ça ne marche pas. Enfin...»

Au début des années 90, Beaudet se lie avec le contrebassiste Daniel Lessard, Ensemble, ils jouent dans les hôtels. Ils gagnent leur vie, mais bon... Auparavant, Beaudet s'était lié avec le batteur Michel Ratté. Un batteur exigeant. Un batteur qui ne laisse jamais indifférent.

Toujours est-il que Lessard et Ratté forment la phalange sur laquelle s'appuie avec bonheur notre pianiste.

Avec eux, entre Beaudet, Lessard et Ratté, nous avons un des meilleurs trios qui soient. Et lorsqu'on avance cela, on ne pense pas... géographique! Le trio de Beaudet n'est pas le meilleur trio du Canada ou de...

Il est un des meilleurs trios qui soient. Il suffit de l'écouter pour s'en convaincre.

## Champigny

DU 5 AU 15 NOVEMBRE 1998



SARAVAH

PIERRE BAROUH - ITCHI GO ITCHI E

18<sup>99</sup> DISPONIBLE DÈS  
LE 3 NOVEMBRE

4380, RUE SAINT-DENIS

OUVERT 7 JOURS DE 9 h À 22 h

STATIONNEMENT GRATUIT À L'ARRIÈRE

CARREFOUR ANGRIGNON • CENTRE LAVAL

COUP  
de CŒUR  
francophone12<sup>e</sup> édition

PIERRE BAROUH

SAMEDI 7 NOVEMBRE 1998  
LE ZEST 2100, RUE BENNETTBILLETTERIE ARTICULÉE (514) 844-2172  
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST INFORMATIONS ET BILLETS  
www.netmusik.com/coupdecœurORCHESTRE DE CHAMBRE M'GILL  
Chef d'orchestre/fondateur:  
ALEXANDER BROTTHakan Hardenberger  
trompettiste suédoisLundi  
2 novembre  
20 h 00Oeuvres de  
Albinoni,  
Marcello,  
Albrechtsberger  
et PurcellThéâtre Maisonneuve  
Place des Arts 514-842-2112  
Réseau Admission 514-790-1245

N.B.

À LA  
CHAÎNE CULTURELLE FM  
DE RADIO-CANADA

Radio-Canada.ca/infoculture



**Salammbô** de Philippe Fénelon [création mondiale], à l'OPÉRA DU SAMEDI d'après l'œuvre de Gustave Flaubert. Avec les Chœurs et l'Orchestre de l'Opéra national de Paris sous la direction de Gary Bertini. Prod. Radio France Anim. Jean Deschamps Réal. Maureen Frawley Aujourd'hui à 13 h 30

**Andy Milne Quartet à SILENCE... ON JAZZ À FRONTENAC!** Ce pianiste canadien est accompagné de la chanteuse française Élisabeth Kontomanou, de Patrice Blanchard, bassiste issu de la scène acid-jazz, et du batteur Mark Prince, qui a travaillé entre autres, avec Me'shell N'degeocello. Anim. André Rhéaume Réal.-coord. Daniel Vachon Aujourd'hui à 20 h

Première radiophonique de **21 SITUATIONS** des manipulateurs de tables tournantes **Martin Tétrault**, du Québec, et **Otomo Yoshihide**, du Japon. On pourra entendre à **L'ESPACE DU SON** des pièces improvisées à partir de sonorités extraites de disques vinyles et de sons provenant de la mécanique des tables tournantes. Collaborateur: Frédéric Trudel Une émission de Mario Gauthier Aujourd'hui à 22 h 45

**CENT ANS DE MUSIQUE TRADITIONNELLE QUÉBÉCOISE**, une nouvelle série de 13 émissions sur le **folklore instrumental québécois** durant la période 1940-1960. Anim. Élisabeth Gagnon Réal. Lorraine Chalifoux Dimanche à 17 h 30

**Hommage à la pianiste Jeanne Landry à RADIO-CONCERTS.** On y entendra ses œuvres musicales et ses poèmes, lus par la comédienne Marie Gignac. Anim. Carole Trahan Réal. Chantal Bélisle Vendredi à 20 h

## ARTS

## Quand le clown s'en mêle

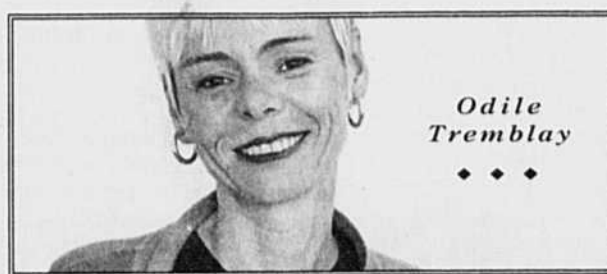
Les clowns peuvent-ils rire de tout? ironiser sur l'horreur, l'innommable, la mauvaise conscience diffuse des hontes collectives? Après tout, tel était un peu le rôle dévolu au fou du roi: oser entre trois steppettes et deux clins d'œil les pires irrévérences, les plus folles audaces.

Fou, Roberto Benigni? Un peu, tout de même. Il faut sans doute avoir une araignée dans le plafond pour réaliser une comédie sur l'Holocauste. Une araignée ou du flair. C'est selon. Ou même les deux. Jamais *La vie est belle* (*La Vita è Bella*), fable sur l'espoir qui fleurit dans le champ de la démence assassine, n'aurait récolté tant de prix tant les festivals de cinéma ni soulevé la ferveur des foules si elle n'avait osé prendre à bras-le-corps un tabou aussi brûlant que celui-là.

Jamais non plus le film ne se verrait attaqué d'aussi verte façon par les tenants de l'Histoire pour l'Histoire s'il n'avait touché à l'Intouchable. La mémoire vive de l'Holocauste est conservée vivante comme un remords cuisant. Y toucher, c'est se brûler les ailes. C'est aussi atteindre le public au cœur, à la faille. Rempporter ce pari-là élève un film au-dessus de lui-même. Bien réalisé, *La vie est belle*? Pas tant que ça, mais peu importe au fond, s'il a réussi à bien jouer du violon sur le nerf collectif.

En tout cas: mieux vaut enfilier des gants blancs avant d'aborder un thème pareil. Le *Globe and Mail* la semaine dernière, en un passionnant dossier sur la représentation de l'Holocauste au cinéma, évoquait le film — jamais distribué — de l'inénarrable Jerry Lewis. Il avait osé le même coup que Benigni en 1971, mais s'écrasait à l'atterrissage. Cette œuvre, décrite par la poignée d'initiés qui l'avaient visionnée comme un sommet absolu de vulgarité, s'intitulait *The Day the Clown Cried*. Lewis y incarnait un clown amusant les enfants sur le parcours des chambres à gaz. Et guili guili, avec ça. Rire? «Ça dépend de quel rire», comme disait Ferré.

Benigni, lui, estime qu'on peut tout tenter, même l'impossible, à condition de réussir. Quand on rencontre le ci-



Odile Tremblay

néaste italien — j'ai eu cette chance au festival de Toronto —, il vous cite Fellini affirmant que certains sujets (la mort par exemple) ne peuvent être traités que par les clowns, dont la marge de manœuvre est infiniment plus grande que celle des tragédiens.

La tragédie n'apparaît jamais si absurde qu'en lui opposant une incrédulité, un amour, un rire supérieurs, voire un optimisme presque naïf. Effet de contraste, quoi! Le meilleur chemin pour atteindre la raison du public, c'est parfois le cœur. Sentimental, ce film? Oui. Et pourquoi pas? Benigni, dont le père fut incarcéré dans un camp de concentration en Allemagne, savait du moins de quoi il causait. Pas Juif à l'encontre de Jerry Lewis, mais qui a dit que le doigt et le pedigree marchaient du même pas?

La vie était belle pour le film à Cannes: réception critique généralement positive, Grand Prix du jury. Petit couac au milieu du concert, en conférence de presse, un journaliste indigné avait remis en question le ton, le propos de l'histoire: «Comment osez-vous faire rire avec un thème pareil?» demandait-il à un Benigni soudain plongé dans l'embarras. Cette voix fluette, isolée allait se voir rapidement balayée par la rumeur favorable, par l'émotion tapageuse du cinéaste fou de reconnaissance, venant recevoir son laurier des mains d'un Scorsese auquel il baisait littéralement les pieds.

Au festival de Toronto, il flottait toujours, Benigni, lévitant devant l'enthousiasme de l'accueil réservé à son film.

En Italie, on lui avait déroulé le tapis rouge, au FFM, il venait de recevoir le prix du public. Dans la ville Reine, on le plébiscitait aussi. Tout baignait dans l'huile. Le calme avant la tempête.

Or voici donc que ça se morpionne. Les grandes questions sans doute incontournables refont surface. Peut-on faire rire avec un sujet pareil? Certains répondent non, bien sûr. Il y a le rire et le rire, donc. Celui de Benigni carburant au tact, qu'importe? On lui reproche d'avoir confondu les camps d'extermination avec les camps de concentration, pris des libertés avec les faits historiques. C'est vrai d'ailleurs, mais ne réinventait-il pas pour mieux viser le cœur?

En général, au cinéma, les vrais levées de boucliers idéologiques surviennent hors des clameurs des festivals, à l'heure de la sortie commerciale des films. Kusturica, palmé d'or avec *Underground*, reçut en pleine tronche les pavés des intellectuels français quelques mois après le triomphe cannois. «Pro serbe»: le verdict venait de tomber sur *Underground* (à mon avis à tort). N'empêche! La palme d'or ternie se dévaluait plus vite que notre huard et les salles se vidaient.

*La vie est belle* goûte à son tour à l'amère médecine du fiel après l'encens. Dans *Le Monde* notamment, Samuel Blumenfeld accusait Benigni de transformer le réel, de militer, par ses maladresses, en faveur de l'oubli de l'Holocauste. Tiré par les cheveux, quand même...

Claude Lanzmann, le réalisateur de *Shoah* détracteur idéologique de *Schindler's List* de Spielberg, repart aussi en croisade pour attaquer le film de Benigni. À ses yeux, fiction et Holocauste sont incompatibles. Alors la farce, en plus...

L'aspect ironique de l'affaire, c'est que la communauté juive, dans son ensemble, adore *La vie est belle*, qui reçut tous les honneurs à Jérusalem. Le cinéaste avait demandé à des juifs de Milan d'approuver le scénario. On n'est jamais trop prudent. Mais il y a toujours plus catholique que le pape, plus pieux qu'un grand rabbin.

La semaine dernière, je m'inquiétais des tentatives de museler la littérature qui jongle avec l'Histoire. Face au cinéma, on y met davantage d'ardeur encore. L'impact est plus grand et les images s'ajoutent aux mots. Quand le thème est miné, ça fait bondir.

En fait, la représentation de l'Holocauste semble infiniment plus taboue au cinéma de fiction que dans le roman. Suggérer des scènes passe encore, à l'heure de fabriquer des images, on poserait le doigt sur la gâchette de l'interdit suprême. Après tout, les musulmans ne sauraient mettre Allah en icônes. Pour eux comme pour d'autres, montrer, c'est trahir. Les seules représentations vraiment orthodoxes de l'Holocauste seraient d'ordre documentaire, comme le *Nuit et brouillard* de Resnais, le *Shoah* de Lanzmann. On peut exhiber les lieux du crime, les montages de squelettes, mais inventer, greffer devient tendancieux. Le poids de l'image est tellement fort que nul n'aurait le droit de se l'approprier impunément, au nom du respect de l'Histoire. Les documentaires réinventent à leur manière, de toute façon.

Certains veulent faire porter aux cinéastes tout le poids de la responsabilité morale de l'Holocauste, mais cette plaie nazie qui suinte sur le siècle appartient en quelque sorte à l'inconscient collectif. Faut-il le charger de censure quand le ton y est, l'émotion, la dénonciation par l'absurde?

Il est vrai qu'on assiste à une récente récupération de la tourmente nazie au cinéma grand public. Longtemps, le thème avait été traité en fiction par des cinéastes de la marge. Aujourd'hui, les Spielberg, les Benigni s'en sont mêlés mais leurs voix possèdent une portée puissante pour éveiller la mémoire, le désir d'en savoir plus. L'historien de la Shoah Michael Marrus ne disait-il pas que le soleil ne peut se contempler directement, que les gens ont besoin de filtres déformants pour comprendre certaines vérités, certaines horreurs? Qui peut regarder l'Holocauste dans le blanc des yeux? Les violons, parfois, ça aide.

## MUSIQUE

## Mordus par une même dévorante passion

Sur 17 plages, en 76 minutes, un disque compact, lancé hier soir à la salle Claude-Champagne, aide à mesurer la fierté des élèves et du personnel de l'école secondaire Pierre-Laporte (ESPL), à Ville Mont-Royal. Un tel résultat s'explique par la fougue de jeunes qui aspirent à donner le meilleur d'eux-mêmes et par le patient travail de pédagogues/musiciens tel Louis Lavigneur.

CLÉMENT TRUDEL  
LE DEVOIR

Depuis 13 ans, 88 — soit 13 % — des 658 élèves qui ont terminé leurs études musicales à Pierre-Laporte sont devenus des professionnels. Étoile montante de ceux qui ont bénéficié de cette formation: le clarinettiste Jean-François Normand qui, après avoir étudié à l'ESPL avec Marek Sowinski, est inscrit à la Juilliard School of Music (il était présent hier soir). Autre gloire de l'école, la jeune pianiste Marianne Patenaude (Prix d'Europe 98).

La liste pourrait s'allonger — à noter que chacun de ces musiciens en herbe peut bénéficier de leçons particulières d'artistes reconnus, comme le claveciniste Luc Beauséjour ou le saxophoniste André Pelchat — mais durant les quelques heures où j'ai été mis en contact, mardi dernier, avec professeurs et étudiants, faisant même irruption dans une classe de «littérature musicale» où fut esquissée par Hélène Valières l'origine de la symphonie, furetant dans une salle (peu adaptée) à la répétition de l'orchestre des 2e et 3e secondaires — ce sont des jeunes mordus d'une même passion que j'avais devant moi, m'expliquant leurs préfé-

rences. La «saxo» Marie-André MacKroux, la violoncelliste Judith Lussier, la pianiste Adèle-Elise Prévost et François Péloquin (qui, sur le disque, se tire bien d'affaire dans le troisième mouvement du *Concerto pour violoncelle* de Saint-Saëns) ont la même réaction devant le trac, phénomène nécessaire mais qui aide, une fois en scène, à se concentrer davantage sur une partition.

Ils ne voient en général pas de dilemme à se nourrir occasionnellement de musique pop, mais leur vie quotidienne les porte à se diriger de plus en plus vers le «classique». Le jeune pianiste Georges Troubetskoï — dont la conseillère en pédagogie musicale Marie Savard vante fortement les capacités — cumule déjà onze ans d'études du piano. Il sourit timidement lorsqu'on cherche à savoir s'il est tenté par la composition, domaine «sérieux» dont il ne faudrait pas gâcher la gestation, même s'il aime improviser... mais il mijote des choses. Son copain Ilya Morozov (violin) réagit de la même manière, tandis que la jeune MacKroux jugera problématique de recréer une même connivence entre jeunes, une fois terminées les études à Pierre-Laporte.

## Le verdict en mars

Coincidence? Tous les étudiants auxquels j'ai parlé (une dizaine) mentionnent le répertoire romantique comme tranche privilégiée de l'univers musical. Troubetskoï étant en quête, lui, des meilleures œuvres contemporaines.

Parfois, à proximité des cubicules où les élèves pratiquent leur instrument, cela ressemble à une cacophonie intégrale. L'une des surveillantes, Madeleine Ryan, avoue que «lorsque se produit quelque chose de remarquable», elle a l'oreille assez vive pour enregistrer ces progrès qui surviennent forcément après quelques mois d'entraînement.

Des nuages? La direction de Pierre-Laporte dit préférer faire cap vers l'avenir, mais un verdict doit tomber en mars, venant du ministère de l'Éducation, sur la poursuite ou non de programmes «peu classifiables» selon les critères actuels du ministère de l'Éducation, lequel doit rendre, en mars 1999, un verdict de relance ou de nouvelles compressions après discussion avec la Commission scolaire Marguerite-Bourgeois.

Mardi dernier, la haute direction de l'ESPL a d'ailleurs rencontré le ministre de la Culture, Louise Beaudoin qui, tout en n'ayant pas prise directe sur un dossier qui chevauche sur la culture et l'éducation, a passé une heure à discuter avec, notamment, le directeur Famelart, la conseillère en musique Marie Savard et son homologue pour la danse, Brydon Paige, héritier d'un programme dont la pionnière fut Ludmila Chiriaeff. De cette rencontre il ressort que Mme Beaudoin, à titre personnel,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Un cours de violon à l'école Pierre-Laporte.

parle avec éloges de la préparation d'une élite, de la nécessité de conserver ce «programme national».

Cinquante des élèves inscrits à l'ESPL proviennent d'autres régions et jouissent d'une pension pour les aider à acquérir des connaissances rarement dispensées de façon aussi intensive ailleurs (13 périodes sur 35 vont à la musique).

Le lancement retentissant de ce premier disque précède de peu les auditions qui auront lieu, le 7 novembre, pour l'admission de 64 nouveaux élèves (on se renseigne au 739-6311). On fait le pari que, devant des résultats probants, l'appui viendra en haut lieu.

Louis Lavigneur, qui voudrait bien que l'on aménage une vraie salle où danseurs, chœurs et orchestre pour-

raient se déployer, mentionne la réponse frileuse donnée par «la société» au cri de détresse lancé par l'OSM, mais il ne désespère pas des actions qu'il pose depuis 13 ans, tel Sisyphus (sans le mythe), en vue de conserver à Pierre-Laporte — ce qui est dit sans jactance — un rôle que personne d'autre n'est en mesure d'assumer dans le réseau d'écoles publiques.

La Symphonie libre de

PHILIPPE  
LE DUC

Les Ailes du Feu



45 musiciens • 12 choristes

ARTISTES INVITÉES :

Lina Boudreau, Elyzabeth Diaga, Mary-Lou Gauthier

L'événement musical de l'automne. Une épopée symphonique !

AU THÉÂTRE CORONA

MER. 11 • JEU. 12 • VEN. 13 NOVEMBRE 1998 • 20H

2490 NOTRE-DAME OUEST • ENTRE GUY ET ATWATER • MÉTRO LIONEL-GROULX • STATIONNEMENT DISPONIBLE

BILLETTS EN VENTE AU CORONA (931-2088) ET CHEZ ADMISSION (790-1245)



Découvertes du Monde Bell

WOFA

PERCUSSIONS ET  
DANSES DE GUINÉEL'art africain à son meilleur !  
Maîtres du wassakhumba« Des instruments fascinants à voir et à entendre. (...) Énergie, spontanéité, effets spectaculaires et savoir-faire ! »  
Los Angeles Times

Billets :

987-6919

Samedi 7 novembre 1998 - 20 h

Matinée pour la famille à 13 h 30

UNE PRÉSENTATION DU CENTRE  
PIERRE-PÉLÉADEU ET DE MUSIQUES  
ET TRADITIONS DU MONDECentre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure  
300, boul. de Maisonneuve Est